2

TONI
ET
CLAIRETTE.

PAR M. DE LA DIXMERIE.

TOME PREMIER,
SECONDE PARTIE.

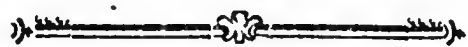
Prix, 4 liv. 16 f. les 4 parties brochées.





A PARIS,

Chez DIDOT l'aîné, Libraire & Imprimeur, rue Pavée, près du Quai des Auguſtins.



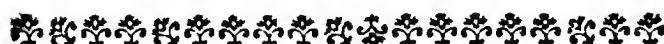
M. DCC. LXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



TONI
ET
CLAIRETTE.



SECONDE PARTIE.



CHAPITRE PREMIER.

Empressement louable. Espérance trompée.

ON me demandera ce que faisoient alors & le Vieillard & Clairette? Ils regrettoient & desiroient Toni. L'absence du Philosophe acheva de leur enlever toute espece de consolation. Il s'étoit vu contraint de partir su-

bitement pour un aſſez long voyage, & il s'étoit dit en partant : Je ſens que je m'abſente aſſez à propos ; Clairette a tant de charmes, & la Philoſophie a ſi peu de reſſources contre une Belle, qu'il ne faut pas trop légérement les mettre aux priſes l'une avec l'autre.

Clairette & le Vieillard avoient du moins eſpéré que les lettres de Toni les aideroient à ſupporter ſon abſence. Un mois entier s'écoule, & rien ne les inſtruit de ſon ſort, aucune lettre n'arrive. Ni l'un ni l'autre ne ſoupçonnerent Toni d'être ingrat. On l'empêche ſurement de nous écrire, diſoit le Vieillard ; on veut qu'il oublie & que nous l'aimons & qu'il nous doit aimer : il n'en eſt que plus à plaindre. Eſſayons nous-mêmes de le voir & de le conſoler. Peut-être nous ſera-t-il défendu d'arriver juſqu'à lui, mais n'importe, il faut en riſquer le voyage & le refus.

Clairette étoit bien éloignée de s'oppoſer à ce projet. Elle n'eût ſans doute pas oſé en faire naître l'idée au Vieillard, mais on ne garantit pas qu'Hubert ait eu cette idée avant elle. Que les jours lui paroiſſoient longs depuis le moment qui l'avoit ſéparée de Toni! que de pleurs elle avoit répandus en ſecret ! Tout ſembloit

changé pour elle dans la Nature. Sa retraite, autrefois ſi délicieuſe à ſes regards, ne lui offroit plus qu'une ſolitude effrayante. Elle ne pouvoit en parcourir les moindres détours ſans ſe rappeller quelque entretien cher à ſon ſouvenir, ſans ſonger, en même temps, que ces entretiens ne ſe renouvelleroient plus. Quoi ! s'écrioit-elle, c'en eſt donc fait? Je ne dois plus compter ni ſur ſa préſence, ni peut-être ſur ſon cœur !.... Sur ſon cœur !... ah ! j'ai peine à le ſoupçonner ingrat ; mais, hélas ! je ſuis ſi malheureureuſe, que je n'oſe eſpérer de le revoir encore !

Elle venoit de faire à-peu-près les mêmes réflexions, lorſqu'Hubert lui annonça ſon projet de voyage. Elle en treſſaillit de joie. On trouvera, peut-être, que cette démarche laiſſe entrevoir une eſpece d'irrégularité, qu'elle ſemble déroger à certain uſage de convention. Toni, dira quelque prude orgueilleuſe, n'étoit point le frere de Clairette, ainſi Clairette alloit chercher ſon amant. Point du tout, répondrai-je, elle ſuivoit ſeulement le Vieillard qu'elle regardoit comme ſon pere. D'ailleurs, Clairette n'auroit pu combattre ce projet que par amour-propre, & elle avoit infiniment moins de vanité que d'amour

On ſe mit en route. Le cœur me bat, diſoit

Clairette au Vieillard ; je crains que cette démarche ne soit superflue. On ne permettra point à Toni de nous parler, ni de nous voir. On nous méprisera. Qui sait même si Toni lui-même n'a point déja hérité d'une partie de leur orgueil ?.... Non, ma fille, interrompit le Vieillard, non, je ne puis le croire. Toni est vertueux ; on ne pervertit pas si promptement un cœur tel que le sien. Va, rassure-toi ; il ne nous oublie point : on fait violence à ses sentiments comme à sa liberté. Clairette faisoit des vœux pour que le Vieillard eût raison. D'ailleurs, c'étoit la crainte plus que la persuasion qui la faisoit parler ainsi. Mais de temps à autre la crainte reprenoit le dessus, & parloit plus haut que la réflexion.

Ce ne fut pas sans peine qu'ils arriverent au château de la Donjoniere. Le Vieillard, en appercevant le pont-levis, réfléchissoit sur la vanité gotique & barbare de certains nobles, sur l'inutilité de cet appareil, & sur l'heureuse révolution qui l'a rendue inutile. Ce qui l'étonna davantage, ce fut de voir que le pont-levis étoit réellement levé, quoique le jour ne fût pas encore à son déclin. Ils soupçonnerent que Toni en étoit la cause, & que ce château étoit devenu pour lui une prison.

Les hurlements d'un gros chien qui étoit le gardien du château, firent accourir M. l'Abbé. Il reconnut facilement Hubert & Clairette. Je vais, leur dit-il, avertir M. le Baron, j'espere qu'il vous permettra l'entrée de son château. Il revint avec lui le moment d'après. Le pont ne se baissoit pas encore; mais on pouvoit se parler d'un bord du fossé à l'autre. C'est donc vous, bon homme, dit le Baron à Hubert, qui avez prit la peine d'élever mon neveu, & qui prétendiez le garder malgré moi? Vous êtes tenaces, vous autres paysans, & vous l'auriez, sans doute, élevé dans vos principes. Je le trouve aussi récalcitrant à mes volontés, que vous-même avez paru l'être.

Monsieur, lui répondit Hubert, j'ai secouru Toni parce qu'il avoit besoin de l'être. J'aurois fait pour tout autre ce que j'ai fait pour lui. Je l'élevois comme un de mes enfants, parce que je n'espérois pas qu'il dût jamais jouer un autre rôle. —Il sera Seigneur de paroisse. —Tant mieux! J'espere qu'il sera digne d'avoir des inférieurs.

J'ai bien de la peine, reprit le Baron, à lui faire perdre l'air & le ton d'un vassal: il s'est cru si long-temps votre fils.

Je voudrois bien qu'il crut l'être encore,

interrompit Hubert en s'aſſayant ſur une groſſe pierre qui ſe trouvoit à côté de lui : il eſt bien plus facile d'être humain & modeſte quand on ne ſe croit ſupérieur à perſonne.

Durant cet entretien, Clairette ſe taiſoit & verſoit des pleurs. Elle oublioit preſque Toni pour ne s'occuper que de ſon pere & de la dureté avec laquelle on le recevoit. M. le Baron daigna tourner ſes regards vers elle & la trouver jolie. Il eſt inutile d'ajouter que l'Abbé ne s'occupoit que d'elle & point du tout du Vieillard. C'eſt-là, ſans doute, votre fille? dit le Baron à Hubert. —Non, répondit-il, & j'en ſuis bien fâché. —Elle n'eſt pas votre fille! ajouta le Baron avec étonnement. Quel homme! il raſſemblera bientôt auprès de lui tous les enfants perdus de cette contrée. —Je le voudrois bien, reprit le Vieillard. —C'eſt elle, ſans doute, qui faiſoit tant regretter au Chevalier votre humble demeure? —Elle a pu y contribuer pour ſa part. —Elle eſt aſſez bien. Ce qui m'étonne, c'eſt que ſon teint ne ſoit pas brûlé par le ſoleil. —Elle trouve le moyen de s'en garantir, & je m'empreſſe à lui fournir moi-même ces moyens. J'ai quelque regret, reprit le Baron, de ne pas lui laiſſer voir le Cheva-

lier ; mais il faut qu'elle s'accoutume à sentir qu'un Chevalier n'est pas né pour elle. —Clairette, répliqua Hubert, est peut-être née au-dessus de tous les Chevaliers du canton. D'ailleurs elle est jeune & jolie, & une fille jeune & jolie vaut bien un Chevalier, fût-il même du temps de Charlemagne.

L'Abbé pensoit comme le Vieillard ; mais M. le Baron n'étoit pas du même avis. — L'heure s'avance, dit-il aux voyageurs ; vous pouvez avoir besoin de vous reposer & de vous rafraichir : le village n'est pas éloigné. Adieu, & ne hasardez plus d'inutiles démarches.

Allons, ma fille, dit le Vieillard à Clairette, regagnons notre solitude. Notre tentative n'est pas entiérement perdue ; nous avons la satisfaction de l'avoir faite. Je vois que Toni n'est point ingrat ; & puisqu'il m'épargne cet affront, j'oublie tous ceux que d'autres peuvent me faire essuyer. Pour vous, Monsieur, dit-il au Baron, usez bien du pouvoir que la loi vous donne sur Toni ; & puisque vous lui enlevez un second pere, daignez lui rendre d'un côté ce que vous lui ôtez de l'autre. Aimez-le autant que je l'aime, & n'éprouvez jamais la douleur que j'éprouve.

Ce conseil très sage ne parut au Baron que très impertinent. Il ne répondit rien, & rentra pour ne point compromettre sa dignité. En même temps, nos deux voyageurs étoient remontés à cheval, & reprenoient tristement la route qui les avoit amenés. Clairette, en pleurant, essayoit de consoler le Vieillard, & le Vieillard voyoit trop bien qu'elle-même avoit grand besoin de consolation.



CHAPITRE II.

M. l'Abbé Rapt offre à Toni ses bons offices.

Que faisoit Toni? demandera-t-on: que faisoit-il durant cette entrevue qu'il avoit tant intérêt de partager? Il n'en fut point averti. Il étoit avec Madame la Baronne qui l'ennuyoit par des leçons & des douceurs. De son côté, l'Abbé Rapt s'occupoit & de ce qu'il venoit de voir & du desir qu'il avoit de revoir Clairette. Il songeoit à s'en procurer quelque moyen, & il crut enfin en avoir trouvé un. Il ne s'agissoit que d'engager Toni à faire de lui son agent secret auprès d'elle. Ce n'étoit pas une entreprise difficile. Rapt en eût effectué bien d'autres. Il chercha

d'abord à s'attirer la confiance du jeune captif en lui témoignant lui-même beaucoup de confiance. Je vais, lui dit-il, vous apprendre une chofe qu'on veut pourtant ici que vous ignoriez ; mais j'exige de vous un fecret inviolable. Je vous le promets, reprit le jeune homme très impatient d'en apprendre davantage. C'eft, ajouta Rapt, que Clairette & Hubert font venus pour vous rendre vifite, & n'ont pu arriver jufqu'à vous. Eft-il poffible ! s'écria douleureufement Toni.... où font-ils ? je cours, je vole à leur rencontre ! Ce feroit en vain, reprit l'Abbé ; ils s'en retournent fans avoir pu même pénétrer dans le château, M. le Baron ne leur a parlé que de la diftance du foffé à la porte.

Quelle indignité ! quelle barbarie ! s'écria l'amant de Clairette. Quoi ! Hubert, ce refpectable Vieillard à qui je dois tout !........ Quoi ! Clairette, l'aimable Clairette !.... Ils font accourus vers moi l'un & l'autre, & n'ont pu arriver jufqu'à moi ! Quoi ! je ne puis plus efpérer de les voir, tandis que leur abfence m'accable & me tue ! Je les reverai ou je périrai..... Il faut les revoir & ne point périr, interrompit Rapt. Je me charge de vous procurer cette douceur ; mais une telle entreprife exige des ménagements. N'efpérons

point gagner ſubitement M. le Baron : il faudra du temps pour le réſoudre, & c'eſt moi que cette négociation regarde. Quant à vous, diſſimulez avec lui, & n'ayez aucune réſerve avec moi. Avouez, dis-je, que Clairette vous eſt bien chere. Toni rougit & ne répondit rien. C'eſt me répondre, lui dit l'aviſé Rapt; & d'ailleurs, il ſeroit facile de ſuppléer à la réponſe.

Enfin, Toni ceſſa de diſſimuler avec un homme qui lui marquoit tant de zele ; & l'Abbé lui jura que ſa confiance ne ſeroit point trompée. C'étoit préciſément comme s'il lui eût affirmé le contraire.



CHAPITRE III.

Tentative inutile que Toni fait auprès du Baron. Aveu que le premier fait à Rapt. Miſſion dont il le charge.

QUELQUES jours s'écoulerent encore, & la négociation de Rapt n'en alloit pas plus vîte. Où en ſommes-nous? demandoit ſouvent Toni à ſon nouveau confident. Un peu de patience, reprenoit l'Abbé, & j'eſpere que tout ira bien. Toni, toujours plus impatient, lui dit enfin

enfin qu'il vouloit s'adresser au Baron. Essayez, lui dit Rapt ; je crois l'avoir disposé autant qu'il est possible. Mais si cette tentative ne réussit pas, nous pourrons recourir à d'autres.

On présume bien que cette tentative réussit mal. Rapt avoit tout disposé pour qu'elle échouât, & le Baron défendit très durement à son neveu de lui faire jamais aucune semblable priere. Toni, désespéré, lui demanda pourquoi il rejettoit une démande aussi legitime ? quelle raison pouvoit l'animer contre Hubert ? Celle qui m'anime contre tout paysan, répondit le Baron. Un d'entre eux tua mon pere, & je n'en puis voir aucun sans être tenté de le tuer à mon tour. Malheureusement ces coquins sont robustes. D'ailleurs, le Gouvernement actuel nous a privés d'un droit bien flatteur.... Ah ! mon ami, le bon temps que celui du Gouvernement féodal ! C'etoit alors qu'il faisoit bon d'avoir des vassaux. On les regardoit, on les traitoit comme le gibier de son domaine, ou comme le bétail de sa ménagerie. Aujourd'hui, on veut que nous les régardions comme des hommes. Je me borne donc à ne les voir que de loin, & prétends que vous imitiez mon exemple. Sur-tout,

je vous défends de reparoître jamais chez Hubert. Croyez-vous que je puiſſe avoir tous les jours un ordre & des archers pour vous retirer de ſes mains ? Oubliez ſa maſure, & félicitez-vous d'habiter un château.

Ce diſcours parut ſi ridicule à Toni, qu'il jugea très inutile d'y répondre. Il s'éloigna en ſongeant aux moyens de déſobéir. Il y rêvoit encore quand l'Abbé vint l'interrompre. Je ſais, lui dit-il, ce qui vous afflige ; mais on peut adoucir votre peine. Il ne vous eſt pas poſſible de vous rendre chez Hubert : hé bien ! je m'y rendrai à votre place. Je lui témoignerai que vous l'aimez toujours ; que rien ne peut vous faire oublier ce qu'il a fait pour vous. Je dirai, en un mot, tout ce que vous pourriez dire vous-même, ſi vous lui parliez. Mais ajouta-t-il en ſouriant, ne me chargez-vous de rien pour Clairette ?

Cette offre & cette queſtion embarraſſerent Toni. Il n'étoit pas ſûr que l'Abbé parlât ſincérement. Mais comment réſiſter à l'envie d'apprendre des nouvelles de ce qu'on aime, & ſur-tout à l'envie de lui écrire qu'on ne ceſſera jamais de l'aimer ? Puis-je croire, diſoit-il à Rapt, puis-je croire

que vous préfériez l'intérêt de mon cœur aux volontés d'un homme dont nous dépendons l'un & l'autre ? Croyez que j'ai compaſſion de votre état, reprit l'Abbé, & que la rigueur de M. le Baron me paroît exceſſive. J'ai connu moi-même les paſſions; c'eſt le moyen d'être indulgent pour celles d'autrui.

Toni ſe détermina enfin. Il mit toute ſa confiance dans le zele de Rapt, & il écrivit à Clairette. On préſume bien que la lettre étoit vive, tendre, & même un peu emportée. La voici tranſcrite mot à mot d'après l'original.

» Que faites-vous ? que penſez-vous ma » chere, ma divine Clairette ? Ne croyez- » vous pas que je ſuis le plus malheureux » des hommes ? Oui, je ne ceſſerai de » l'être qu'en ceſſant d'être éloigné de » vous. Mais quand viendra ce moment » ſi deſiré ! Je l'ignore. On me captive, on » m'interdit juſqu'à la conſolation de vous » revoir. Les barbares ! Ils ne ſavent pas, » ſans doute ce que c'eſt qu'une telle pri- » vation ! Heureuſement tous les cœurs ne » ſont pas de fer. Un de mes gardiens pa- » roît touché de mes maux. Il vous remet- » tra ma lettre. Le chargerez-vous d'une

» réponſe ? Laiſſez-lui voir, du moins, ma
» belle Clairette, que votre cœur ne s'y
» oppoſe pas, & ſoyez ſure que le mien eſt
» à vous pour jamais. »

Toni, ſans que l'Abbé lui en parlât, écrivit une ſeconde lettre. Elle étoit pour Hubert. L'amitié, l'attachement & la reconnoiſſance l'avoient dictée. Elle prouvoit enfin que, dans un cœur bien fait, l'amour n'étouffe jamais les autres ſentiments louables.



CHAPITRE IV.

Arrivée de Rapt chez Hubert. Il trouve le Vieillard au lit de la mort. Il n'en informe point Toni à ſon retour. Raiſons qu'il a d'en uſer ainſi.

LE nouvel agent n'eut pas de peine à trouver un prétexte pour s'abſenter. On trompe aiſément ceux que l'on gouverne. Il arrive chez Hubert, & le premier objet qui s'offre à ſa vue, c'eſt Clairette. Elle étoit en larmes; tout en elle annonçoit la plus extrême affliction. Mais l'apparition de l'Ab-

bé lui causa une frayeur inexprimable. Que venez-vous faire encore ici ? lui cria-t-elle ; venez-vous enlever mon pere comme vous avez enlevé Toni ? Qu'est-il devenu ? qu'en avez-vous fait ?... Rassurez-vous, belle Clairette, lui dit le perfide agent. Cette lettre vous apprendra à mieux me connoître & à ne plus me craindre. Elle prit la lettre en tremblant, & la lut de même. Ses larmes coulerent de nouveau ; mais elles sembloient avoir une cause nouvelle. C'étoient des larmes d'attendrissement autant que de douleur. J'ai une autre lettre pour Hubert, ajouta l'Abbé ; elle va, j'en suis sûr, lui causer beaucoup de joie. Hélas ! reprit Clairette en sanglotant, il n'est plus en état de la goûter ; il touche à ses derniers instants. Sur-tout, Monsieur, ajouta-t-elle, ne vous offrez pas encore à sa vue. C'est l'enlevement de Toni, & sur-tout le mauvais succès de notre voyage, qui lui ont donné le coup de la mort. Il tomba malade à notre retour, & n'a fait qu'empirer depuis. Il est aujourd'hui hors de toute espérance.

Hubert étoit assoupi & se trouva un peu mieux en s'éveillant. Clairette lui parla de Toni avec précaution, & finit par lui parler

de la lettre qu'il lui écrivoit. Elle ajouta que l'Abbé avoit bien voulu en être le porteur. Le mourant consentit à le voir. On lui lut la lettre du jeune homme, & elle lui tira des larmes d'attendrissement. Je meurs content, disoit le Vieillard, Toni n'est point ingrat. Il aime encore ceux qui l'aiment. Peut-être son absence a-t-elle abrégé mes jours qui, d'ailleurs, ne pouvoient pas être encore bien longs. Dites-lui, Monsieur, que je ne l'ai pas oublié un instant; il en trouvera des preuves, même après ma mort, si elles lui sont nécessaires.

Le Chapelain promit de s'acquitter exactement de cette nouvelle commission. Il essaya de jouer auprès d'Hubert le rôle de consolateur & d'ecclésiastique zélé. Malheureusement il n'avoit pas plus d'éloquence que de vocation. Ses discours étoient peu persuasifs, & son débit se ressentoit de son premier état. Il prit au bout d'une heure congé du Vieillard & de Clairette. Elle l'accompagna jusqu'à la porte, & il saisit ce moment pour la prier d'avoir en lui toute confiance. Il lui demanda si elle ne vouloit pas faire un mot de réponse à Toni. Elle y étoit bien disposée; mais elle manquoit de loisir. Hélas disoit-elle, faut-il que

mon pere meure sans avoir la consation de voir encore celui qu'il a si tendrement élevé ? qui sait si cette satisfaction ne le rappelleroit pas à la vie ? J'espere, lui dit l'Abbé, vous l'amener ici dès demain. J'emploierai tout, du moins, pour y faire consentir M. le Baron. Il s'éloigna, bien résolu de tout employer auprès du Baron pour que Toni fût encore plus resserré qu'auparavant.



CHAPITRE V.

Suite des projets & de la seconde mission du Chapelain. Mort d'Hubert. Désespoir de Clairette.

En vérité, disoit-il, en retournant au château, cette Clairette est délicieuse. Elle va se trouver seule & sera encore meilleure à fréquenter. Arrangeons les choses de maniere que je sois le seul qui la fréquente. On présume bien avec quelle impatience Toni l'attendoit. Le perfide agent lui cacha l'état d'Hubert. Il lui dit que le Vieillard & Clairette avoient été charmés d'apprendre de ses nouvelles ; que tous deux

l'exhortoient à prendre patience, comme ils faifoient eux-mêmes. Eft-ce là tout? s'écria Toni. A-peu-près, répondit l'Abbé. J'ai cependant preffé Clairette de vous écrire. Elle s'en eft excufée fur quelques affaires. Peut-être ferons-nous plus heureux par la fuite. Non, je ne puis plus l'efpérer, s'écria le jeune homme. Ce que j'avois prévu, ce que j'avois craint fe vérifie. Clairette m'oubliera en ceffant de me voir... — Hé bien! Clairette vous reverra, interrompit l'Abbé. J'efpere que M. le Baron ne s'y oppofera pas toujours. Laiffez-moi. le foin de l'y déterminer.

Le premier foin que prit l'Abbé, fut d'inftruire le Baron du danger où étoit Hubert, & du danger encore plus grand qu'il y auroit d'en faire part à Toni. Le Baron en convint, & ajouta qu'il falloit veiller fur lui plus que jamais. On lui retrancha dès ce moment le vol du chapon. Il fut refferré dans une des falles du château, & le Baron prit pour prétexte de cette rigueur, la demande que Toni avoit ofé lui frire.

Il feroit difficile de bien exprimer l'impatience & la défolation du jeune captif. Il ne formoit que des projets défefpérés. Le

moindre étoit de sauter par la fenêtre, & de passer le fossé à la nage, quoiqu'il ne sût point nager. Un peu de patience, lui disoit son perfide confident : c'est un orage qui passera. Laissez-moi le soin de le conjurer. Toni l'en pria de nouveau ; il s'estimoit encore heureux, dans son malheur, d'avoir un agent aussi zélé.

Cependant huit jours s'écoulerent sans que l'orage parût prêt à finir. Dans cet intervalle, Hubert mourut, & le faux Chapelain se présenta deux fois chez Clairette. Elle étoit plongée dans la plus extrême affliction. Ce qui la redoubloit encore, c'étoit de ne point voir Toni la partager. Non qu'elle put le soupçonner d'y être insensible ; mais il s'affligeoit loin d'elle, & elle eût voulu s'affliger avec lui.

Il n'entroit pas dans le plan de M. l'Abbé de rendre en un moment Toni suspect à Clairette. Il n'épargna rien pour l'excuser, & l'on ne cherchoit point à le trouver coupable. D'autres soins occupoient encore la jeune orpheline. Elle étoit en possession de tout ce que possédoit Hubert. Mais à l'âge où étoit Clairette, la moindre possession de cette nature devient embarrassante. Son âge même étoit pour elle un autre motif d'in-

quiétude. Lui convenoit-il de rester seule, & sous sa propre garde? l'Abbé, à qui elle fit part de cette réflexion, l'approuva beaucoup; elle favorisoit ses desseins. J'ai, reprit-il, une parente qui peut remplir vos vues à cet égard. Elle est d'un âge très mûr d'une conduite généralement respectée. Elle se fera un plaisir de partager votre solitude, & sa présence ici fermera la bouche aux plus médisants.

Clairette accepta l'offre du confident de Toni. Ce titre ne lui laissoit aucune suspicion. Le Lecteur présume bien que cette parenté, qu'on dit être d'une conduite si respectée, n'étoit rien moins que respectable. On la nommoit Madame Dalure. Elle se disoit veuve & prétendoit avoir eu un époux. L'Abbé affirmoit la chose; mais tous deux savoient qu'il n'en étoit rien. Depuis deux ans elle avoit fixé sa destinée errante, & habitoit un village dont le Baron étoit Seigneur. L'Abbé; qui la gouvernoit, la détermina facilement à se rendre auprès de Clairette. Alors il ne douta plus que tout ne réussît à son gré. Que pouvoit, en effet, deux enfants contre deux personnes d'une expérience aussi complette? C'étoit l'innocence aux prises avec le crime.

CHAPITRE VI.

Nouveau voyage de Rapt auprès de Clairette. Nouveau sujet de désespoir qu'il lui prépare.

REVENONS à Toni. Il gardoit toujours les arrêts, & ne se doutoit pas même des démarches qui se faisoient en son nom. Rapt, qui avoit l'honneur d'être l'économe du château, ne manquoit pas de prétextes pour motiver ses fréquentes sorties. Et Clairette? lui dit enfin le prisonnier, quand voulez-vous donc la revoir? quand la reverrai-je moi-même? Je puis, reprit l'Abbé, répondre à la premiere question: la seconde est encore indécise. M. le Baron se montre inflexible jusqu'à présent; mais je vous promets de revoir Clairette sous huit jours au plus tard.

Toni le pria d'abregér ce terme, & il ne put l'obtenir. Deux jours après l'Abbé l'abrégea de lui-même. Il trouva que Madame Dalure s'étoit parfaitement installée dans la maison, & que bientôt la jeune héritiere y dependroit d'elle comme le reste.

Clairette paru surprise de ne plus recevoir

aucune lettre de Toni. L'Abbé lui fit entendre qu'on obſédoit le jeune homme au point de ne pas lui laiſſer la liberté d'écrire. Il ajouta que ſans doute on ſeroit moins ſurveillant par la ſuite, & qu'il feroit même en ſorte qu'on ceſſât de l'être entiérement. Clairette le deſiroit avec trop d'ardeur pour ne pas l'eſpérer. La premiere lettre de Toni ne lui laiſſoit aucun doute ſur le zele de ſon agent. Elle devoit, par cette raiſon, avoir confiance dans l'amie que cet agent lui avoit donnée. Avec plus d'expérience qu'elle ne pouvoit en avoir, d'autres pourroient agir & être trompés comme elle.

Toni comptoit les huit jours avec beaucoup d'exactitude & d'impatience. Il rappella à l'Abbé que le huitieme expiroit trois jours après. Il avoit préparé d'avance une lettre qu'il lui remit, mais qui étoit de nature à ne pouvoir pas être remiſe à ſon adreſſe. Elle eût decouvert toute la trame. Toni y parloit d'Hubert comme s'il eût été vivant : il s'y exprimoit en amant fidele & déſeſpéré. On vouloit, au contraire, perſuader à Clairette qu'il prenoit tout avec réſignation, & que, s'il étoit affligé, du moins il avoit l'art de ne point le paroître

Il y avoit entre l'écriture de l'Abbé & celle

celle de Toni un rapport qui permettoit facilement à l'un d'imiter celle de l'autre. L'Abbé eut recours à ce moyen pour faire dire à Toni ce qu'il ne pensoit pas, ou plutôt le contraire de ce qu'il pensoit. On sera, peut-être curieux d'apprécier le style du Chapelain de M. le Baron. Cette lettre en pourra donner une idée. Elle étoit entiérement son ouvrage.

» J'ai appris, ma chere Clairette, la mort » de notre bon pere. C'est un événement fâ» cheux, mais qui étoit facile à prévoir. » Un Vieillard ne marche que sur les bords » de sa tombe. Cette vie est un tissu d'ac» cidents. On en gémit d'abord; on s'y ac» coutume ensuite. Ma prison me parut in» suportable les premiers jours. Elle me dé» plaît encore; mais je la supporte. Imitez » mon exemple, ma belle Clairette. Vous » n'êtes point faite pour gémir, & vous ne » manquerez jamais de consolateurs.

LE CHEVALIER DE VERNON

Au Château de la Donjoniere, le 20 Août 1757

CHAPITRE VII.

Succès de la ruse du Chapelain. Résolution extrême que prend Clairette.

L'AUTEUR & le porteur de cette lettre jouissoit d'avance du mal qu'elle alloit produire. Ce mal devoit opérer son propre bien; c'est ce qui le réjouissoit encore davantage. Il est fâcheux pour notre espece qu'un tel caractere ne soit pas invraisemblable. J'en garantis la réalité, & j'en citerai des modeles quand on l'exigera.

Ce perfide étoit un sot plein d'adresse. Il affecta d'ignorer ce que renfermoit la lettre dont il disoit s'être chargé. Je n'ai eu, poursuivit-il, que le temps de la recevoir toute cachetée des mains de Toni. D'ailleurs, il y avoit au château une certaine Madame de Maubuisson avec sa fille, qui, l'une & l'autre, ne quittent presque pas le pauvre captif. Il est vrai que Mademoiselle de Maubuisson est bien faite & jolie. Tout autre captif que celui-là pourroit s'accoutumer à une prison qu'elle partageroit avec lui.

Ce détail fit pâlir Clairette. Elle n'ouvrit

cette lettre qu'en tremblant. Mais que devint-elle après l'avoir lue ! Qui voudroit peindre la douleur la plus profonde & la plus naïve, auroit pu prendre en ce moment Clairette pour modele. Un tremblement soudain la saisit, ses larmes coulerent, & elle ne chercha ni à les entretenir, ni à les cacher. Elle n'articuloit rien, mais ses soupirs & ses sanglots en disoient beaucoup plus. Mon Dieu ! s'écria-t-elle enfin, & toujours en pleurant, quelle ingratitude ! comme il parle de notre bon pere & de sa mort ! auroit-il dû sitôt s'en consoler ? dois-je être surprise moi-même qu'il m'oublie ? Ah ? je l'avois bien prévu ; mais je sens que je ne m'en consolerai jamais.

Rapt jouoit à merveille l'homme surpris & courroucé. Je suis furieux, disoit-il, que Toni m'ait chargé d'une pareille lettre. Qui l'auroit prévu ? Il est vrai que cette Demoiselle de Maubuisson l'excede, & que Toni, distrait par elle, aura peu senti la portée de ses expressions.

Clairette prit cette excuse pour ce qu'elle valoit, & l'on ne souhaitoit pas qu'elle lui parût meilleure. On dîna ; mais Clairette ne mangea de rien. Madame Dalure s'étendit beaucoup sur l'inconstance naturelle aux

hommes. Elle en parloit d'après sa propre expérience. L'Abbé soutint, comme de raison, qu'il ne falloit pas les ranger tous dans la même classe, que plusieurs d'entre eux savoient apprécier ce qui étoit méconnu par d'autres. Moi, par exemple, poursuivit-il, j'ai été militaire, cependant je n'ai jamais trompé aucune femme, & si j'étois dans le cas d'en aimer encore une, je répondrois bien de ne la tromper jamais.

Durant tous ces beaux discours, Clairette s'occupoit de ce qu'elle vouloit écrire à Toni. L'Abbé ne prévoyoit pas qu'elle dût le charger d'une réponse. Mais elle avoit plus de sensibilité que de hauteur. Elle n'avoit point appris à dissimuler : science qui fait parmi nous une partie essentielle de l'éducation des femmes. Clairette prit la plume : son cœur dicta, & elle écrivit en ces termes :

Monsieur,

» J'avois bien raison de craindre ce qui » arrive : je lisois mieux que vous-même » dans votre cœur. Je ne l'aurois pourtant » pas cru. Hélas ! comme tout change ! » Quoi ! Toni, vous êtes insensible à la » mort de notre bon pere ! Il parloit encore

» de vous en mourant. Il ne regrettoit que
» de nous quitter, & sur-tout de ne pas
» vous voir encore une fois. Il me chargea
» de vous le dire. Hélas! & où vous le di-
» rai-je? votre lettre m'annonce que je ne
» vous verrai plus... Pardonnez, Monsieur,
» si la mienne est mouillée de mes larmes.
» Je ne m'y exposerai plus par la suite:
» je vais prendre un parti qui m'ôtera le
» moyen de vous en écrire d'autres. Je vais
» renoncer à tout, puisque vous renoncez
» à moi. «

CLAIRETTE.

Ce 20 Août, 1757.

Elle fit part de sa lettre, avec la même franchise, aux deux personnes qui prétendoient la diriger. On voit qu'elles n'avoient pas, du moins, dirigé sa plume. Eh bon dieu! ma chere amie, s'écria Madame Dalure, quel désespoir vous prend? que prétendez-vous faire? Je veux renoncer au monde, reprit Clairette en versant quelques larmes; je veux m'enterrer dans un couvent. On m'a dit qu'il y en avoit où l'on ne peut ni voir, ni être vue; où l'on garde un silence éternel: c'est un de ceux-là que je choisis. Je n'y verrai pas le parjure qui m'a-

bandonne, & je ne riſquerai point d'y parler de lui ſans le vouloir.

Ce diſcours fit naître à l'Abbe Rapt une idée qui lui parut très ingénieuſe. Il ne combattit point la réſolution de Clairette. Mais, lui dit-il, vous ne trouverez point d'aſyle de cette nature dans la province. Les couvents y ſont trop acceſſibles aux gens du monde. C'eſt à Paris qu'il faut vous rendre. Donnez quelque temps aux préparatifs que ce départ exige. Ma couſine vous ſecondera bien, & ſe fera même un devoir de vous accompagner.

La couſine devina que Rapt avoit ſes raiſons pour parler ainſi. Elle s'en rapporta à ſa prudence, & parut diſpoſée à faire tout ce qu'on voudroit. L'abbé ne tardat point à lui faire part de ſon projet, & ce projet étoit de nature à être approuvé d'une pareille confidente.

Nouveau retour du Chapelain au château, & nouvelles queſtions de la part de Toni. Conſolez-vous, lui dit le perfide, Clairette a promis de vous écrire la premiere fois que je pourrai la revoir. Eh ! quand la reverrez-vous ? s'écria vivement notre priſonnier. Dans la huitaine, reprit le confident. Je ne puis haſarder de plus fréquentes viſites ſans

rifquer d'être découvert : alors tout feroit perdu, je me brouillerois avec le Baron, & ne pourrois plus vous être d'aucune utilité auprès de Clairette.

Ce difcours perfuada Toni, mais fans le confoler. Hé bien ! difoit-il en lui-même, patientons encore huit jours ; mais fi au bout de ce temps mon efpérance eft trompée, ne prenons plus confeil que de mon défefpoir.



CHAPITRE VIII.

Retour du Philofophe. Il ne peut foupçonner Toni d'être ingrat, & plaide généreufement fa caufe.

CE qui achevoit de défefpérer Toni, c'étoit l'abfence de Dartevel. Il en avoit été informé par fon perfide agent que cette abfence favorifoit. Que je fuis malheureux ! difoit-il : Hubert & Clairette m'oublient, & la fortune éloigne exprès celui dont l'amitié pouvoit me rappeller dans leur fouvenir.

Clairette avoit plus d'une fois regretté

cette même absence. Il sembloit que tout contribuât à livrer ces deux jeunes & malheureuses victimes aux pieges que leur tendoit la fraude. Elle alloit triompher sans obstacle. Déja Rapt avoit obtenu de la Baronne & du Baron un congé de huit jours qu'il espéroit bien étendre à son gré. Déja il avoit assuré Toni qu'au retour de ce petit voyage il lui donneroit des nouvelles très précises de Clairette. Ce petit voyage désoloit Toni. Gardez-vous bien de l'alonger, disoit-il, & revoyez au plutôt Clairette ; revenez au plutôt m'apprendre les succès de votre démarche. Ne vous inquiétez de rien, reprit le fourbe Rapt, j'agirai comme si jagissois pour moi-même. Il partit, bien résolu d'effectuer cette promesse dans toute l'étendue qu'il donnoit.

Dans cet instant même Dartevel étoit auprès de Clairette. Il n'avoit pas oublié une minute ceux qui regrettoient son absence, & c'étoit malgré lui qu'il ne l'avoit pas abrégée davantage. Clairette, en pleurant, lui détailloit & la mort d'Hubert & l'ingratitude de Toni. On n'eût point facilement deviné lequel de ces deux événements l'affligeoit le plus. Le Philosophe donna à la mort d'Hubert les regrets que l'amitié doit

à la perte d'un ami, la vertu à celle d'un homme vertueux. Mais l'infidélité de Toni, & sur-tout son ingratitude, ne lui parurent point vraisemblables. Il plaida vivement sa cause. Non, disoit-il à Clairette, on ne vous oublie point quand on vous a connue, & Toni est également incapable d'oublier un bienfaiteur. On l'a calomnié auprès de vous.... Hélas! reprenoit-elle, c'est lui-même qui s'est accusé; je ne le juge que d'après ses propres expressions. — Quoi! l'avez-vous vu? — Non; Hubert & moi nous essayâmes inutilement de le voir. — Il vous a donc écrit? Daignez me montrer la lettre. — Ah! reprit elle; cette lettre n'existe plus; elle m'étoit trop douloureuse pour que je pusse me résoudre à la conserver.

La vérité est que Madame Dalure avoit beaucoup aidé à cette suppression. Il importoit trop à Rapt, qu'on ne laissât point subsister un monument qu'une simple explication pouvoit rendre très dangereux pour lui.

Mais Cleraitte n'avoit pu se résoudre à supprimer la premiere lettre de Toni. On assure même qu'elle la relisoit souvent, malgré le dessein où elle étoit d'en oublier l'auteur. Elle communiqua cette lettre au Philo-

fophe qui, après l'avoir lue, s'écria : Je reconnois à ces expreffions les vrais fentiments de mon éleve. On ne fe dément point en fi peu de temps, ni avec tant de raifons de ne point fe démentir.

Madame Dalure, qui craignoit que le Philofophe ne devint trop perfuafif, fe joignit à cette converfation. Elle obferva que Toni avoit pu être féduit par les remontrances de ceux qui le captivoient, & fur-tout par les agréments d'une jeune perfonne qui lui étoit deftinée; qu'à certain âge l'objet préfent étoit toujours celui qui frappoit le plus; que la balance penchoit néceffairement en fa faveur, & que pour que deux belles puffent fe difputer l'avantage, il falloit ou qu'elles fuffent en préfence, ou qu'elles fuffent également éloignées de celui à qui elles vouloient plaire.

Ce raifonnement captieux ne perfuada point le Philofophe; mais il demanda qui étoit cette rivale préférée, ou qui paffoit pour l'être. On la lui nomma. Elle ne lui étoit pas inconnue, & il avoit même été l'ami de fon pere. Il réfolut de s'eclaircir par lui-même d'un fait qui lui paroiffoit peu vraifemblable. Mais, à tout événement, il ne crut pas devoir informer Clairette de fon

projet. Il se réservoit l'avantage de pouvoir la détromper, s'il y avoit lieu, ou de pouvoir se taire, s'il n'avoit rien davantageux à lui apprendre. Toutefois, en la quittant, il l'exhorta à mieux présumer & d'elle-même, & de ceux qui avoient une fois pu l'apprécier.

Il faloit quelque chose de plus précis pour bannir les alarmes d'une amante qui se croit abandonnée. Sa perfide confidente n'eut donc pas de peine à les lui rendre, & même à les accroître. L'arrivée de Rapt, & les nouvelles impostures qu'il ajouta aux précédentes, fortifierent encore Clairette & dans son désespoir, & dans le projet que ce désespoir lui avoit dicté.



CHAPITRE IX.

Voyage de Dartevel à Maubuisson, & à la Donjoniere.

SEROIT-IL possible, disoit en soi-même Dartevel, que Toni fût devenu inconstant? Est-il donc si aisé de rompre la chaîne qu'il portoit? Je n'ai pas encore brisé la mienne, moi à qui tout prescrivoit de

la rompre. Croirai-je qu'on puiſſe faire par pure inconſtance ce que je n'ai encore pu effectuer par raiſon ? Il eſt vrai que l'extrême jeuneſſe eſt peu conſéquente, & que l'impulſion du moment peut l'emporter loin de la route qu'elle s'étoit d'abord tracée. Telles étoient les réflexions du Philoſophe. Elles l'occuperent le reſte du jour & une partie de la nuit. On ne garantit point qu'il ne ſe gliſsât dans ſon cœur quelque ombre d'eſpérance. Clairette ne lui ſembloit point faite pour être délaiſſée. Il ſe ſentoit diſpoſé à réparer les torts de celui qui l'abandonnoit. Cependant, cette réſolution ne lui ôta point celle de juſtifier & de ſervir Toni auprès de Clairette, ſuppoſé qu'il ne fût point coupable envers elle.

Il partit le matin pour ſe rendre à Maubuiſſon. Son ancien ami ne vivoit plus ; mais il fut bien accueilli par ſa veuve. Il avoit eu le bonheur de leur être utile dans une affaire qui intéreſſoit leur fortune, & Madame de Maubuiſſon n'oublioit point ce ſervice. Votre arrivée me comble de joie, lui dit-elle avec une liberté franche ; mais j'avoue qu'elle m'enbarraſſe un peu : nous allions partir, ma fille & moi, pour la Donjoniere. On nous y attend, il faut vous réſoudre

résoudre à faire avec nous ce petit voyage. C'eſt une corvée ; mais nous n'épargnerons rien pour vous la rendre ſupportable.

Notre Philoſophe diſſimula combien cette propoſition cadroit avec ſes vues. Il affecta même de faire obſerver qu'il n'étoit point connu du Baron. Et qu'importe ? reprit Madame de Maubuiſſon : un homme tel que vous n'a qu'à ſe préſenter pour être accueilli. D'ailleurs, ajouta-t-elle d'un air myſtérieux, comptez nos auſpices pour quelque choſe.

Je les compte pour beaucoup, reprit le Philoſophe qui vouloit la faire parler ; & il y réuſſit facilement. Elle lui confia que ſa maiſon & celle de la Donjoniere alloient ſe réunir par une alliance projettée & à-peu-près conclue. Cet aveu perſuada le Philoſophe que les alarmes de Clairette n'étoient point chimériques. Les agréments de ſa rivale contribuoient auſſi à le confirmer dans cette idée; & tout autre que lui eût pu s'en tenir à cette découverte qui favoriſoit ſes vues perſonnelles. Mais il ne ſe crut point ſuffiſamment inſtruit. Plus l'inconſtance de Toni pouvoit lui être utile, plus il ſe méfioit de ſa facilité à le croire inconſtant.

On partit, & chemin faiſant, Dartevel

ramena la converſation ſur l'alliance projettée. Madame de Maubuiſſon lui confia à voix baſſe que le jeune homme ne s'y étoit point d'abord prêté volontairement ; mais que cette réſiſtance n'étoit que l'effet d'une premiere paſſion peu digne de lui. Eſt-ce que lui-même reconnoît ſon erreur ? demanda le Philoſophe. Penſe-t-il comme vous vous exprimez ? Cet aveu n'eſt encore que tacite, reprit Madame de Maubuiſſon ; mais il proteſtoit d'abord hautement qu'il n'obéiroit pas. Aujourd'hui il ne proteſte plus rien. C'étoit un premier feu qu'on a laiſſé exhaler, & qui s'amortit à meſure qu'un autre s'allume.

Je connois votre gendre futur, lui dit Dartevel : le haſard m'a mis à portée de lui témoigner quelque zele ; peut-être même ai-je contribué à lui former l'eſprit.... —Voilà qui me raſſure, interrompit Madame de Maubuiſſon : vous n'avez pu que lui inſpirer des ſentiments dignes du nom qu'il porte ; & quoiqu'on puiſſe oublier ces ſortes de leçons pour un tems, on finit toujours par s'en ſouvenir.

Le Philoſophe n'en dit pas d'avantage. Il avoit ſeulement voulu inſtruire Madame de Maubuiſſon & ſa fille d'un ſecret que ſon entrevue avec Toni auroit ſuffiſamment révé-

lé. Par-là il prévenoit toutes les idées de ſuſpicion que cette reconnoiſſance imprévue pouvoit faire naître.



CHAPITRE X.

Arrivée du Philoſophe à la Donjoniere. Diſcours que lui fait eſſuyer M. le Baron. Surpriſe & joie de Toni en retrouvant ſon Mentor

DÉJA l'on découvroit les tourelles du château de la Donjonniere ; lorſqu'on en rencontra le maître, monté ſur un cheval Bas-Normand. Il venoit, ſelon l'antique uſage de la province, à la rencontre de ſes hôteſſes. Madame de Maubuiſſon annonça le Baron au Philoſophe & préſenta le Philoſophe au Baron. C'eſt, dit-elle à ce dernier, un des meilleurs amis de feu M. de Maubuiſſon, & il eſt également digne d'être le vôtre. M. le Baron écouta ce diſcours avec dignité ; cependant, il répondit avec politeſſe. On continua la route, les Dames & le Philoſophe dans leur voiture, & le Baron ſur ſon cheval Bas-Normand. Dartevel s'apprêtoit à juger des ſentiments de Toni par la joie ou

la confusion qu'il témoigneroit en l'appercevant. Mais on arriva, sans que lui même pût d'abord l'appercevoir. Il étoit en retraite, régime qu'on lui prescrivoit à peu-près tous les jours. On vouloit, d'ailleurs, que Mademoiselle de Maubuisson eût seule le privilege de lever ses arrêts. On avoit recours à ce petit moyen pour lui faire desirer sa présence, & ce moyen n'étoit pas toujours efficace. Il salua & remercia assez légérement sa libératrice. Mais que devint-il en appercevant Dartevel? Il fut à l'instant même dans ses bras. — Quoi je vous retrouve, mon cher Mentor! s'écria-t-il: quoi! vous ne m'avez point abondonné comme tant d'autres m'abandonnent! Croyez, reprit Dartevel, étonné de ce qu'il entendoit, croyez qu'aucun de ceux qui vous ont connu ne vous oublie. Ah! j'ai trop éprouvé le contraire! ajouta vivement le jeune homme, & il alloit en dire davantage quand le Baron l'interrompit. Il en avoit un double motif; celui d'abréger cette explication, & celui d'apprendre ce que Dartevel pensoit de son château. Il le lui demanda avec empressement; & le Philosophe répondit avec indulgence. Je veux, reprit le Baron, vous le faire connoître.

plus en détail. Dartevel se laissa conduire, après avoir fait un signe d'intelligence à son éleve ; & M. le Baron, qui le conduisoit, résolut de ne lui faire grace d'aucun recoin de sa forteresse.

Il restoit effectivement à ce vieil édifice quelques vieilles traces de fortifications qui annonçoient qu'on avoit voulu en faire un poste de résistance. Vous voyez, disoit le Baron à son nouvel hôte, vous voyez ces canonieres & ces meurtrieres : elles n'ont pas toujours été inutiles. Mon aïeul, qui étoit Protestant, osa même donner asyle à quelques autres huguenots de ce canton. Ils se défendirent & furent pris ensemble. On leur pardonna en faveur de leur conversion ! mais il ne resta à mon aïeul qu'une partie de ses biens, avec l'espoir attaché au bonheur de s'être converti. J'ai suivi de mon mieux ses traces. La preuve, c'est que j'ai fait faire une chapelle de ce qui auparavant n'étoit qu'un prêche. Il est vrai qu'il manque à mon Chapelain tous les ordres & à ma chapelle quelques ornements : j'espere que par la suite il ne manquera rien ni à l'un ni à l'autre.

A propos, poursuivit le Baron, l'on m'a dit qne vous étiez hommme de lettres : il

ne faut point disputer sur les goûts ; mais je veux vous faire voir ma bibliotheque. Elle est peu nombreuse, mais bien choisie. On entra dans un cabinet décoré de quelques tablettes vermoulues, & chargées de quelques centaines de volumes poudreux. Ronsard, du Bartas & Pybrac occupoient là un rang distingué parmi les Poetes. Je puis dire, ajouta le Baron, avoir deux éditions de ce dernier, car j'ai fait graver presque tous ses quatrains sur les murs de mes appartements. J'ai aussi quelques livres de chevalerie qui amusent beaucoup Madame la Baronne. Il faut avouer que les hommes de ce temps-là valoient bien ceux d'aujourd'hui. J'oubliois de vous dire que Théophile me paroît un joli Poete ; mais je n'aime de Marot que ses psaumes.

Et moi, Monsieur, interrompit assez vivement Dartevel, je plains beaucoup les Protestants d'être obligés de les chanter. Ce doit-être, selon moi, leur devoir le plus pénible. A tout prendre, j'aimerois encore mieux les foibles paraphrases de Godeau. J'ai aussi toutes ses œuvres, dit le Baron, ainsi que tout le Colletet. Que pensez-vous d'un certain Montagne, que je n'ai jamais pu lire tout entier ? C'est un très grand

homme, dit le Philosophe. Je ne m'en serois pas douté, reprit le Baron. Il ne nous donne que des essais : je n'aime pas qu'on s'essaie en ma présence, j'aime qu'on effectue. Par exemple, Desmarets ne se borne point à s'essayer; il chante Clovis, & pour ne pas y revenir à deux fois, il nous donne un poeme en vingt-six chants. On m'a dit qu'un de nos Poetes vivants s'étoit borné à dix; c'est bien peu pour chanter un Henri IV. Au reste, poursuivit M. le Baron, je n'ai aucun des ouvrages qui ont paru depuis cent ans. Ma bibliotheque fut fondée par mon aïeul, qui la transmit à mon pere qui me l'a transmise comme il l'avoit reçue, & je la transmetirai de même à l'héritier dont j'ai fait choix. J'espere qu'il n'y ajoutera rien. Je regarde les livres comme une terre à laquelle un Potier fait prendre différentes formes. L'extérieur change, mais au fond, c'est toujours la même terre.

On avertit que le dîner étoit prêt, ce qui épargna au Philosophe la peine de répliquer, & au Baron le plaisir de fatiguer son hôte par de nouvelles observations.

CHAPITRE XI.

Suite du précédent. Faveur accordée à Tôni.

TONI brûloit d'impatience d'entretenir le Philosophe en particlier. Celui-ci ne le desiroit pas moins vivement. Toutefois, la journée s'écoula sans qu'ils pussent y parvenir. Il restoit au Baron à faire voir à son hôte ses jardins, sa basse-cour, sa ménagerie, & d'autres objets tous, selon lui, très intéressants.

Dartevel fit à M. de la Donjoniere une question qu'il étoit rare qu'on fit alors à personne. Il lui demanda si son domaine étoit bien cultivé? C'est ce que mon Fermier vous dira, repondit le Baron; je m'en rapporte entiérement à lui sur ce point. Mes Aïeux en usoient de même avec leurs Fermiers, & je ne crois pas qu'aucun Baron de nos jours suive une autre méthode. Un soin qui m'occupe essentiellement, c'est de veiller sur ma chasse. Aucun paysan ne tire sur mon gibier; on ne me dispute aucun de mes droits honorifiques; j'exige rigoureuse-

ment les corvées que me doivent mes vassaux, & ne leur fais aucune remise sur les autres genres de servitude. J'ai pour principe qu'il faut matter le paysan. On nous a privés, à cet égard, de certain droit qu'avoient nos Aïeux ; il est bien naturel de faire valoir ceux qui nous restent.

Le Philosophe, qui avoit des principes fort opposés, les étala avec beaucoup d'éloquence. Il plaida vivement la cause de cette nombreuse portion de l'humanité, & parla en Philosophe qui juge que les hommes sont de tous les états. De quel droit, disoit-il, méprisons-nous le bras qui nous fait subsister ? Sans ses travaux utiles nous serions réduits à la condition des Sauvages. La chasse est leur unique ressource, & par cette raison leur principal emploi. C'est à eux qu'il appartient d'en être jaloux. Nos préjugés nous rappellent sans cesse notre origine. Ils tiennent de la barbarie de nos ancêtres, plus propres, plus enclins à dévaster la terre qu'à la cultiver

Mais, reprit le Baron, exigerez-vous que tout Gentilhomme devienne Laboureur ? Fabricius l'étoit, reprit le Philosophe, & il n'en fut pas moins Sénateur, Dictateur, & grand Général. De qui parlez-vous ? ajouta

que la charrue eſt toujours envifagée comme un inſtrument vil, fait pour être conduit par des mains viles : eſpérons que ſi nous devenons un peu plus philoſophes, nous ſerons enfin plus équitables.

M. le Baron proteſta qu'il eſpéroit le contraire. Il étoit, ſur-tout, ſcandaliſé d'entendre un Gentil'home s'exprimer ainſi; car, il eſt bon d'obſerver que le Philoſophe étoit noble, & avoit auſſi des vaſſaux; mais il vivoit avec eux, à-peu-près, comme s'il n'eût été que leur égal.

Un entretien particulier que Dartevel eut avec Madame de Maubuiſſon ne fut pas inutile à Toni. Il lui fit obſerver combien ce jeune homme devoit trouver ſa captivité inſupportable; que des chaînes de cette eſpece ne s'accordoient point avec celles de l'amour, & qu'on ne gagneroit abſolument rien ſur lui par la rigueur.

La Dame trouva ces raiſons tres ſenſées; elle fit plus, elle forma le projet d'arracher Toni à ſa priſon, au moins pour quelques jours. Elle vouloit qu'il vint paſſer chez elle; mais la Baronne, à qui on en parla; ne goûta point cette idée. Que voulez-vous que je devienne, diſoit-elle? ne ſavez-vous pas que mon étourdi de Chapelain s'eſt abſenté;

je ne ſais pourquoi ? faut il me réſoudre à me trouver ſeule avec M. le Baron ? Celui-ci ſe rendit plus traitable ; il crut pouvoir confier Toni à ſa future belle-mere, & à celle qui eſpéroit devenir ſa femme. Voilà, ſe diſoit-il à lui-même, des titres plus que ſuffiſants pour les rendres gardiennes attentives.



CHAPITRE XII.

Depart de Toni pour Maubuiſſon. Trahiſon découverte. Projet de la confondre.

ON partit le jour ſuivant d'aſſez bonne heure. Toni étoit au comble de la joie. Il alloit ſe trouver un peu plus libre avec ſon ancien ami, & ſe rapprocher du lieu qu'habitoit Clairette. C'eſt toujours quelque choſe en amour que d'être rapproché de quelques lieues de ce qu'on aime. C'étoit là auſſi tout ce qu'il pouvoit ſe promettre. Il ne faiſoit que changer de ſurveillants, & ceux-ci, ne promettoient pas d'être plus traitables que les autres.

On arriva, Il parut très ſatisfait du local, & il avoit ſes raiſons pour l'être. Sa nouvelle

nouvelle priſon étoit moins fortifiée que la premiere. On pouvoit, en un beſoin, franchir le foſſé qui étoit à ſec & peu profond. Le premier ſoin de Madame de Maubuiſſon fut de prier le Philoſophe d'engager ſon éleve à mettre abſolument en oubli certaines connoiſſances & certaines liaiſons que le hazard l'avoit contraint de former dans ſon enfance. On ne peut trop, diſoit-elle, recommander à un jeune Gentilhomme de ne jamais oublier qu'il a l'honneur de l'être.

Vous avez raiſon, Madame, reprit Dartevel; auſſi ai-je à m'expliquer avec Toni ſur un point qui ſemble un peu déroger à ce titre.

En même temps il s'éloigna pour le chercher. Toni de ſon côté le cherchoit: ils ſe rencontrerent facilement. Ecoutez, mon ami, lui dit le Philoſophe, j'ai craint pour vous le bien que la fortune vous a fait. On paie ſouvent ſes dons avec uſure. Elle nous donne moins quelle nous enleve.... Ah! s'écria Toni, elle m'a tout enlevé. Ce que j'ai reçu d'elle n'eſt rien auprès de ce qu'elle m'a fait perdre. Le croirez-vous? Hubert & Clairette m'oublient! L'inſtant de notre ſéparation a été celui de leur changement. J'écris, & l'on ne daigne pas me répondre...

Comment? que dites vous? interrompit Dartevel : ignorez-vous qu'Hubert n'existe plus?.. Ces mots frapperent Toni comme un coup de foudre. Il jetta un cri d'étonnement, de douleur, & ne trouva aucun terme pour exprimer ce qu'il sentoit ; il restoit anéanti. Ses larmes couloient, & sa langue se refusoit encore à ses plaintes. Ah! Monsieur, s'écria-t-il enfin, que m'apprenez-vous ? . . . Quelle horreur de m'avoir caché la mort d'un pere si généreux & si tendre ! de lui envier jusqu'à mes regrets & mes larmes ! . . . Eh ! que fait Clairette ? Quelle est sa consolation ? quel est même son asyle ?

Clairette, reprit le Philosophe, est, à cet égard, sans inquiétude. Hubert l'a laissée en possession de tout. Il a même fait quelques dispositions en votre faveur, supposé qu'elles vous devinssent un jour nécessaires. Clairette est résolue de prévenir cette circonstance, de partager avec vous, dès à présent, l'héritage de votre commun bienfaiteur. Mais je l'ai vue gémir d'une lettre qui annonce de votre part bien peu d'affliction. Vous essayez de la consoler en homme qui n'a pas eu besoin d'un pareil secours. . . . Moi ! grand Dieu ! s'écria Toni, hélas ? vous voyez que j'ignorois tout. Cette

lettre n'eſt point de moi, c'eſt une perfidie, une horreur, & j'en entrevois d'autres qui me font frémir.

Alors il lui détailla tout ce qui s'étoit paſſé, & ce récit ne donna guerre moins de ſoupçon au Philoſophe, que Toni n'en avoit lui-même.

Mademoiſelle de Maubuiſſon, qui mouroit d'envie de cauſer avec Toni, vint ſe mêler de la converſation; c'étoit une perite brune très jolie, très vive, très gaie, & qui n'aimoit pas qu'on fut triſte auprès d'elle. Sa phyſionomie étoit ſpirituelle & piquante, ſes yeux petilloient preſque toujours : elle avoit la repartie vive & le propos ſaillant. Elle rioit avec une franchiſe admirable, chantoit avec agrément, & danſoit à propos de rien. Sa préſence étoit l'antidote de la mélancolie, & rien ne prouvoit mieux combien Toni étoit conſtant que de le voir encore affligé.

Ce fut en courant qu'elle l'aborda. Allons, divertiſſons-nous, dit-elle en le prenant par la main; nous ne ſommes pas ici pour philoſopher. Elle avoit retenu ce mot du Philoſophe lui-même. Eh! quoi donc? pourſuivit-elle, en parlant toujours à Toni, on diroit que vous regrettez votre priſon?

égayez-vous : allons dauſer pan le petit bois qui termine le jardin.

Toni s'en excuſa ſur une légere indiſpoſition. C'eſt le grand air qui l'aura occaſionnée, reprit-elle ; un moment de gaieté la diſſipera. M. Dartevel va vous en donner l'exemple. En parlant ainſi elle tenoit déja la main du Philoſophe, & ſautoit, en le faiſant tourner. Il eſt rare qu'une folle de dix-ſept ans deplaiſe à un Philoſophe de trente cinq. Le nôtre ſoutint fort bien cette attaque, & conſeilla à Toni de cacher, au moins, une partie de ſa triſteſſe.

Toni, de ſon côte, le pria de s'amuſer pour lui. Sa demande ne fut point rejettée. Le Philoſophe oublia ſes diſtractions : il folâtra avec Mademoiſelle de Maubuiſſon, & lui dit des choſes qu'elle trouva auſſi agréables par le fond que par la tournure.

Le ſoir amena le ſouper. Il pouvoit paſſer pour un petit banquet. Le Philoſophe y fut gai ; le jeune homme y fut triſte. La mere & la fille s'amuſoient des bons mots de Dartevel, qui daigna être plaiſant.

Toni paſſa une nuit affreuſe. Il formoit des projets déſeſpérés. Il vouloit au milieu de la nuit même s'échapper du château & voler auprès de Clairette. Enfin, il eſpéra

qu'il pourroit plus facilement y parvenir dans la journée, bien résolu, s'il y trouvoit trop d'obstacles, de mieux employer la nuit prochaine.

Il étoit encore assez matin quand il entra dans la chambre de son Mentor. Il le trouva qui achevoit un Madrigal, adressé à leur jeune hôtesse. Vous voyez, lui dit Dartevel, que je n'épargne rien pour empêcher qu'on ne vous obsede. Ces vers peuvent n'être pas bons; mais jespere que mon héroïne les trouvera délicieux.

Toni en étoit persuadé, & le desiroit encore plus. On se rendit chez Madame de Maubuisson, qui s'étoit levée presque avec le jour. Sa fille étoit pour l'ordinaire aussi matineute qu'elle, & couroit déja dans les jardins, Le Philosophe y accourut quelques moments après, & Toni se promena à l'écart, en rêvant toujours à son dessein.

Le Madrigal fut parfaitement bien reçu. Mademoiselle de Maubuisson le relut plusieurs foi, le serra précieusement dans son sein, & le savoit par cœur au bout de quelques instants. Elle trouva aussi que l'Auteur étoit bien fait, qu'il avoit l'air noble, & cette réflexion ne nuisit point au mérite du Madrigal.

Elle ne remarquoit pas même que Toni ne paroiſſoit point. Il parut cependant, mais un peu tard. Son principal ſoin étoit de juger ſi les vers evoient été bien reçus. Il n'eut pas lieu d'en douter, & cette découverte le raſſura beaucoup.

Madame de Maubuiſſon s'occupoit des moyens d'amuſer ſon jeune hôte. Il témoigna avoir envie de parcourir les environs du château. Je voudrois, dit-il, jouir de la beauté du payſage. L'exercice m'eſt néceſſaire après une ſi longue captivité.

Volontiers, reprit Madame de Maubuiſſon; je veux vous promener dans tous mes domaines. Vous les verrez bien tenus; rien n'y eſt négligé. Je regarde les poſſeſſeurs indolents comme ces arbres ſtériles par eux-mêmes & qui empêchent encore le terrein qu'ils couvrent d'être fertile.

Dartevel applaudit à la comparaiſon. Mais Toni ne ſongeoit qu'au nouvel obſtacles qui venoit le traverſer. Tout conſideré, cependant, il diſſimula. Une choſe commençoit à le raſſurer; c'étoit de voir que Roſalie faiſoit très peu d'attention à ſon ſilence, & en faiſoit beaucoup aux diſcours de Dartevel. Que je ſerois heureux, diſoit-il en lui-même, ſi l'on pouvoit oublier entiérement que je

fuis ici ! Jamais on ne forma de vœux plus ardents pour fupplanter un rival, que j'en forme pour être moi-même fupplanté.

On fe rendit l'après-dînée a nne ferme fitué à une demi-lieue du château. Madame de Maubuiffon, qui vouloit donner à Toni des leçons d'économie ruftique, ne parla, pour ainfi dire, qu'à lui, & il eut la complaifance de l'écouter. Cette complaifance entroit dans fes vues ; il vouloit gagner la confiance de fa gardienne. Ce domaine, lui difoit-elle, n'étoit prefque rien du vivant de feu mon époux ! je l'ai arrondi & fait mettre en valeur. Il ne fuffit point d'accumuler des poffeffions, l'effentiel eft de tirer bon parti de ce qu'on poffede.

Voilà qui eft admirable, difoit Toni : quoi ! votre âge & votre fexe ne vous fuggerent pas d'autres foins ?

Non, reprit-elle : je préfume que nos fentiments dépendent prefque toujours de notre pofition, & des objets qui nous entourent J'aurois pu vivre diffipée comme tant d'autres femmes, fi, comme elles, j'euffe vécu dans le féjour de la diffipation. Que faire ? L'ame fe replie fur elle-même : elle fe dédommage de ce qui lui manque, par ce qu'elle peut faifir, & l'habitude finit par fuppléer à l'inclination.

Ah ! Madame, s'écria Toni, vous n'avez donc jamais éprouvé certains ſentiments ! il en eſt qui ſe gravent ſi profondément dans une ame, que nul autre ſoin ne peut les effacer. On ne leur commande pas, & ils nous commandent impérieuſement

Vous le croyez, mon cher enfant, reprit elle, & à votre âge il eſt tout naturel de le préſumer ainſi. J'ai pu moi-même le croire autrefois comme vous ; l'expérience m'a déſabuſée. Souvent on ne paroît foible que parce qu'on néglige de faire uſage de ſes forces. J'employai toutes les miennes, & je ſurmontai ce qui m'avoit ſemblé inſurmontable. J'éprouvai que la raiſon finit toujours par être écoutée lorſqu'on ne s'obſtine pas à lui impoſer ſilence.

Cela peut être, ajouta le jeune homme qui regrettoit de s'être expliqué ſi librement. Oui, je préſume que la raiſon a ſes droits comme le cœur a les ſiens ; mais l'un eſt preſque toujours en guerre avec l'autre ; & ſi le cœur cede à la raiſon, il faut, pour ainſi dire, qu'il ſe le cache à lui-même ; il ne faut pas que rien l'en avertiſſe ; il ne faut pas, ſur-tout, qu'une voix étrangere lui preſcrive de prendre ſubitement une route oppoſée à celle qu'il a choiſie. Ce n'eſt qu'en

le flattant qu'on peut l'induire à s'en détourner. Alors le choix qu'on l'engage à faire lui semble être son propre choix. Telle est, du moins, l'opinion que j'ai de mon cœur. Je sens qu'il peut résister à tout ce qui ressemble au frein de l'esclavage, & qu'en lui laissant quelque liberté, on pourroit le maîtriser plus facilement.

Je n'ai point approuvé, reprit Madame de Maubuisson, la contrainte où l'on vous a retenu depuis quelques mois. J'aime que l'on remontre, & non pas que l'on tyrannise. Vous n'éprouverez point ici la même rigueur. Mais si votre cœur est sensible, je le crois en même temps honnête. Vous n'ignorez pas, poursuivit-elle en souriant, que l'on vous a déposé entre mes mains, & que je dois rendre un fidele compte de ce dépot.

Dans ce moment Rosalie & le Philosophe se trouverent tout auprès des deux interlocuteurs; ce qui épargna à Toni une réponse embarrassante. On mit en question quelques maximes rurales; & Madame de Maubuisson en raisonna avec la même facilité qu'une femme élégante raisonne sur un nouveau goût d'ajustement, ou sur quelque point de galanterie.

Il étoit presque nuit lorsqu'on revint au château, & l'on projetta pour le jour suivant une promenade à peu-près semblable à celle que l'on venoit de faire, mais d'un côté opposé. Ce projet s'accordoit peu avec ceux de Toni. Cependant, les discours que lui avoit tenu Madame de Maubuisson, l'espece de liberté qu'elle lui avoit promise, l'aiderent à maîtriser un peu son impatience, Mais combien cette impatience n'eût-elle pas redoublé s'il avoit su tout ce qui se tramoit contre lui ? s'il avoit pu soupçonner que celle qu'il brûloit de revoir prenoit dans ce moment même des mésures pour ne le revoir jamais ?



CHAPITRE XIII.

Suite des promenades. Satisfaction momentanée pour Toni. Ruse qu'il se permet.

LE jour suivant on alla dîner à une espece de château qui appartenoit aussi à Madame de Maubuisson, & qu'elle estimoit beaucoup à cause de son antiquité. Elle entretint longuement Toni des droits attachés à ce Donjon respectable. Il paroissoit l'écouter, &

s'occupoit d'un autre foin. On n'en fera point furpris lorfqu'on faura que ce château étoit peu diftant de la maifon d'Hubert, de celle où lui-même avoit été élevé, de celle qu'habitoit encore Clairette. Il monta au fommet d'une tour & apperçut entiérement cette demeure fi chérie. Ce fut pour la premiere fois qu'une tour lui parut être utile à quelque chofe. Que ne fe paffoit-il pas alors dans fon ame ! que de fouvenirs l'afpect de cette maifon lui retraçoit ! que de réflexions fur le paffé, le préfent & l'avenir ! Hélas ! difoit-il, j'apperçois bien les murs qui recelent ma chere Clairette ; mais ces murs la cachent à mes yeux ! Qui l'empêche de paroître ? Non, la diftance des lieux ne me fera point méconnoître ces traits fi chers à mon cœur : ils y font trop bien gravés pour que mes yeux puiffent trahir mon impatience.

En même temps, il fe fouvint qu'il avoit fur lui un de ces inftruments qui rapprochent à nos regards les objets éloignés. C'étoit un préfent que le Philofophe avoit fait à fon éleve ; & jamais aftronome ne braca fon télefcope avec plus d'empreffement contre Saturne ou Vénus, que Toni ne dirigea le fien vers fon ancienne demeure. Il le promene fur tout ce qui avoifine cette heureufe retraite.

Son cœur bat & ſa main tremble. Mais que devient-il un inſtant après? quels tranſports n'éprouve-t-il pas? il voit, il reconnoît Clairette. Ah! c'eſt-elle, s'écria-t-il, c'eſt elle! nulle autre qu'elle n'a cette taille ſi legere, ces traits ſi enchanteurs! tout me la déſigne, tout, juſqu'à ces habits lugubres qui la couvrent. Hélas! elle rend cet hommage au ſouvenir du vertueux, du bienfaiſant Hubert! & moi, cette triſte conſolation m'eſt interdite. Que dis-je! on voudrois interdire à mon cœur juſqu'au ſentiment de la reconnoiſſance..... on m'ôteroit plutôt celui de la vie même..... Ah! pourſuivit-il, en continuant d'obſerver, que penſe maintenant Clairette? que ne peut-elle ſavoir avec quelle avidité, avec quels délices je la contemple! Hélas! elle ignore qu'elle eſt maintenant ſous mes yeux. Peut-être même s'y ſouſtrairoit-elle ſi elle le ſavoit. Oui, ſans doute, Clairette a mon ſouvenir en horreur; elle me déteſte, elle me mépriſe, elle me croit ingrat & parjure..... Clairette me mépriſer! me haïr!..... non, je ne puis ſoutenir cettte idée accablante. Il faut périr ou la déſabuſer; il faut périr, ou ne vivre qu'avec elle & pour elle. Mais ſi cette douceur m'eſt pour jamais interdite, ô Ciel! fais que cette tour qui me ſupporte,

porte, s'écroule à l'inſtant même & m'étouffe entre ſes ruines !

A peine il achevoit ces mots, que Clairette avoit déja diſparu. Il éprouva la même déſolation que ſi on la lui eût réellement enlevée, ou que ſi on l'eût de nouveau arraché d'auprès d'elle. Il eut vingt fois recours à ce même inſtrument qui l'avoit d'abord ſi bien ſervi; mais ce fut en vain; celle qu'il cherchoit ne reparut pas. C'en eſt fait, diſoit-il : tout ce qui pourroit adoucir mes tourments ſe refuſe à mes vœux. Le haſard ne ſemble m'offrir ce qui peut me flatter, que pour m'en faire mieux ſentir la privation. Je n'ai revuClairette un inſtant que pour éprouver la douleur de la perdre encore une fois. Enfin, il ſe détermina à quitter ceDonjon; mais il en deſcendit avec un abattement égal à celui qu'éprouvent ces malheureux eſclaves de Barbarie, en montant au ſommet du roc d'où ils doivent être précipités.

Madame de Maubiſſon étoit enchantée que Toni parut s'occuper du local, & elle faiſoit honneur à ſa vieille tour d'un motif qui lui étoit fort étranger. Toni lui avoua que ce ſéjour lui plairoit mieux que Maubuiſſon même. Il exige quelques réparations, reprit-elle; mais puiſqu'il a ſu vous plaire, il eſt aiſé de

ſuppléer à ce qui lui manque. Il dépendra même de vous de préſider par la ſuite à tous ces arrangements.

Il n'étoit point dans le caractere de Toni de connoître la diſſimulation ; mais il ſe trouvoit dans des circonſtances qui l'obligeoient à démentir ſon caractere. Il parut adopter les vues de Madame de Maubuiſſon. Il porta même la docilité juſqu'à raiſonner avec elle ſur certains projets économiques ; en un mot, il diſſimula ſi adroitement, qu'il lui parut très différent de ce qu'elle l'avoit ſoupçonné, & qu'elle ſe félicita de la découverte.

Il fit plus, il marqua à Roſalie des attentions qui ne lui étoient pas ordinaires. Mais ce fut à regret qu'il vit qu'on retournoit à Maubuiſſon le ſoir même. Il eût préféré d'habiter un ſéjour qui le rapprochoit d'un autre ſi cher à ſes regards, perſuadé d'ailleurs qu'il y trouveroit quelque occaſion de revoir Clairette, ſans être obligé de recourir au téleſcope. Le retour à Maubuiſſon rendoit ce projet plus difficile ; mais cette difficulté même réduiſoit Toni à oſer davantage.

Le lendemain, nouvelles courſes de la petite ſociété ; nouveaux ſoins de Toni pour s'aſſurer la confiance de ſon hôteſſe, & nouvelles prévenances qu'il fait à Roſalie. Il

reconnut pourtant avec joie, qu'elle y faisoit moins d'attention que sa mere. Il se rendit le jour suivant, d'assez grand matin, dans l'appartement du Philosophe pour le féliciter de ses succès ; mais il y étoit conduit par un motif plus pressant. Dartevel ne rejetta ni ne reçut le compliment de son éleve. Mon ami, lui dit-il, je ne suis point ici pour nuire à vos intérêts. Je serai toujours assez le maître de mes sentiments pour les réduire à ne pas contrarier les vôtres. Interrogez votre cœur. Ah! lui dit Toni, mon cœur n'attend point que je l'interroge : il s'est expliqué depuis long-temps & pour toujours. Non, les liens qui le captivent ne peuvent se briser. Mes efforts pour les rompre feroient ma honte & mon Malheur. Non, Clairette ne sera jamais supplantée par aucune rivale. Eh! quelle rivale pourroit lui être comparée? où trouver tant de graces, tant de perfections, & si peu d'orgueil? tant de moyens de plaire, & si peu de prétentions? tant de franchise, & si peu de méfiance?..... Mais que dis-je? Elle a pu, elle a dû se méfier de moi. Elle me croit & doit me croire un perfide ; & je ne la désabuserois pas! Décidez de ma vie, mon cher Mentor! elle dépend de vous. Il faut ou que je périsse ou que je revoie mon adorable Clai-

rette; que je me juſtifie, que je la détrompe, qu'elle m'écoute, qu'elle m'aime encore. Eh! que m'importe la vie, ſi je ſuis condamné à traîner mes miſérables jours loin de celle qui pouvoit les rendre heureux? que m'importe la fortune dont on prétend me ſurcharger, ſi, parmi tant de poſſeſſions, je ne puis compter le bonheur.

Ecoute, mon ami, reprit Dartevel; tu me connois; tu ſait que la philoſophie dont je fais profeſſion n'eſt point celle qui endurcit les cœurs & qui ſe pique de contrarier ſans ceſſe la nature. Je ne crois point à certaines vertus qui n'ont pour baſe que certaines conventions. J'évalue une action d'après elle-même & non d'après l'opinion publique. Tu m'as vu étonné, je dirai même irrité, du changement ſubit qu'on t'imputoit. Il me parut moins un effort de raiſon, qu'un effort d'ingratitude. L'amour peut s'éteindre de lui-même; mais l'eſtime fondée, & la reconnoiſſance légitime, doivent ſurvivre à tout. Je te vois fidele à tous ces ſentiments, & je n'en puis condamner aucun. Je ne condamne même pas le deſir que tu as de revoir Clairette: mais, je l'avoue, ce projet n'eſt point facile à effectuer. Tu n'es ici que comme en dépôt: je me trouve moi-même devenu, malgré moi, un de tes

gardiens, & Madame de Maubuisson est encore plus spécialement ta gardienne : faudra-t-il nous résoudre l'un & l'autre à tromper sa confiance ?.....

Eh ! de quel droit, interrompit le jeune homme, suis-je soumis à tant de surveillants ? Pourquoi faut-il que chaque lieu que j'habiterai devienne pour moi une prison ? Est-ce au généreux Dartevel à seconder ces injustices ! J'en appelle à son cœur & à ses lumieres. Peut-il ne pas plaindre ma situation ? Quoi ! je serai captif, obsédé, calomnié, indignement trahi, & je respecterai les loix de mes oppresseurs ! Plutôt mourir mille fois !... Ah ! poursuivit-il, ma mort n'est que trop assurée : elle me sera chere, s'il faut que je renonce à tout ce qui faisoit tout le charme de ma vie. Ote-la moi, cette vie qui m'est à charge, ou facilite-moi les moyens d'en adoucir l'amertume. Va, je saurai borner mes souhaits. Je ne veux que voir encore une fois Clairette, lui dire que je l'adore, me justifier auprès d'elle, & mourir.

Tu m'accables ! mon cher Toni, lui dit Dartevel en l'embrassant avec tendresse ; me confondrois-tu dans la liste de tes oppresseurs ? Va, mon cœur te fus toujours ouvert. N'est-ce pas pour toi que je suis

ici ? n'eſt-ce pas toi que j'ai été chercher ? crois-tu que mon amitié ne gémiſſe pas de ce qui t'afflige ? crois-tu qu'elle ne ſoit pas toujours prête à te ſecourir ? Mais que deſires-tu ? de revoir Clairette ? ſonge que cette vue ne peut ſervir qu'à rédoubler tes regrets, qu'à alimenter le feu qui te conſume, & qu'à te faire trouver encore plus peſant le joug rigoureux que l'on t'impoſe.

Ah ! le mal eſt fait, s'écria Toni ; j'ai revu Clairette ; oui je l'ai vue ! mon cœur & mes yeux n'ont pu la méconnoître, malgré la diſtance qui ſéparoit nos perſonnes.

Cet aveu cauſa beaucoup d'étonnement à Dartevel, & Toni lui expliqua le fait plus en détail. Ah ! mon cher Mentor, pourſuivit-il, imaginez ce qui ſe paſſe dans mon ame depuis ce moment ſi doux & ſi cruel ! non, je ne puis vous l'exprimer. Il ſemble que le haſard ne l'ait offerte à mes yeux que pour me faire encore mieux ſentir le malheur d'être éloigné d'elle. Je crus entendre la voix de mon mauvais deſtin me dire : Vois, contemple tout ce que tu perds, & n'oublie jamais combien étoit précieux le tréſor que je t'ai ravi. Moi ! l'oublier !

ah ! cette précaution étoit ſuperflue. C'eſt un tourment nouveau qui m'étoit réſervé. Hélas ! j'en avois éprouvé tant d'autres ! mais, je le ſens, je ne reſiſterai point à cette derniere épreuve.

Le Philoſophe étoit ſenſiblement touché de l'état où il voyoit ſon malheureux éleve. Quoiqu'il n'eût point encore oublié Clairette, il s'oublioit lui-même en faveur de ſon jeune rival. Hé bien ! lui dit-il, je conſens à vous procurer la ſatisfaction que vous exigez : au moins, n'épargnerai-je rien pour y réuſſir. Il eſt, d'ailleurs, néceſſaire de raſſurer Clairette ſur vos ſentiments pour prévenir une réſolution extrême de ſa part, & j'avouerai même que le moment preſſe. La diſſipation qui regne ici me faiſoit oublier un éclairciſſement que j'ai promis. Clairette l'attend, & il ne lui paroîtra que plus certain lorſqu'elle le tiendra de vous même. Vous ſentez parfaitement, ajouta-t-il, qu'une telle démarche doit être ignorée de Madame de Maubuiſſon. Nous la ferons enſemble ; mais l'embarras eſt de trouver un prétexte pour nous abſenter ſans qu'on puiſſe même entrevoir le vrai motif de notre abſence.

Toni, pour toute réponſe, ſauta au cou

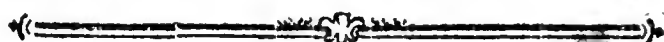
de ſon Mentor. Vous me rendez la vie, lui dit-il ; & quant au prétexte que nous cherchons, je n'en vois pas de plus vraiſemblable que celui d'une chaſſe, ou d'une promenade à cheval. Ce projet fut adopté par le Philoſophe ; & Madame de Maubuiſſon, à qui l'on en fit part, n'y oppoſa aucune difficulté.

Après un repas léger, nos chaſſeurs ſe diſpoſoient à partir ; mais un accident imprévu dérangea toutes leurs combinaiſons. Une lettre arrivée de Paris jetta Madame de Maubuiſſon dans de vives inquiétudes. Cette lettre l'informoit de certaines manœuvres qui tendoient à lui faire perdre tout le fruit des ſervices que Dartevel lui avoit autrefois rendus, ainſi qu'à ſon époux. Elle en fit part au Philoſophe qui ſe trouvoit lui-même obligé par honneur de protéger ſon ouvrage. Il falloit répondre ſur le champ à cette lettre, en écrire quelques autres, & les accompagner de diverſes inſtructions. Dès lors, il n'étoit plus convenable à Dartevel de parler ni de promenade, ni de chaſſe, & la partie projettée alloit manquer abſolument. Toni étoit au déſeſpoir ; mais il ne renonça point à ſon projet. Je penſe, dit-il à Madame de Maubuiſſon, que

ma préfence ne vous eft dans ce moment d'aucune utilité. Ne pourrois-je pas effectuer feul la promenade que nous devions faire à deux ? je ferois, d'ailleurs, bien aife de revoir le château que nous vifitâmes avant-hier. J'ai fur ce point quelques idées, qui exigent une revifion, & dont je me propofe de vous faire part à mon retour.

Ce motif plus beaucoup à la propriétaire du château, & elle confentit, fans autre examen, à ce que Toni propofoit. Dartevel, mieux inftruit, eut quelques fcrupules qu'elle n'avoit pas. Mais il avoit promis à Clairette un éclairciffement qu'il ne pouvoit lui donner par lui-même. L'inftant preffoit, & en tardant un jour de plus il pouvoit fe faire qu'il fût déja trop tard. Il fe borna donc à recommander en fecret à Toni de régler le temps de fon abfence de maniere qu'on n'en pût foupçonner la vraie caufe. Celui-ci promit tout ce qu'on voulut. Il monta à cheval, & s'éloigna avec une diligence égale à l'impatience qui le conduifoit.





CHAPITRE XIV.

Le hasard est souvent un bon guide.

LE hasard a souvent dérangé les mesures les plus sages, les combinaisons les plus adroites : il aime à se jouer de la prudence humaine, & se plaît à favoriser ceux qui se reposent le moins sur elle. On auroit tort de s'en affliger. Les incidents qu'il fait naître sont une ressource pour l'innocence contre les trames de la perfidie.

C'est ce que Toni éprouva. Il eut bientôt franchi la route qui séparoit Maubuisson du lieu qu'habitoit Clairette. Il arrive, & frappe vivement à la porte. Son cœur battoit aussi rapidement que le marteau qu'agitoit sa main. Qui est-ce qui frappe ? lui cria une voix qu'il reconnut d'abord. — C'est moi, ma chere Clairette, c'est Toni... Clairette jetta un cri perçant. Un tremblement subit s'empara de toute sa personne. A peine trouva-t-elle assez de force pour arriver jusqu'à la porte & pour l'ouvrir. Toni sauta au cou de Clairette, qui ne s'y opposa point.

Tous deux pleuroient & ne pouvoient parler. Je revois donc ma belle, ma chere Clairette ! dit enfin Toni en la ferrant dans fes bras : j'ai trompé tous les furveillants ; mais, hélas ! ils t'avoient trompée toi-même. Je paffe dans ton efprit pour un ingrat, pour un parjure. L'as-tu pu croire, ma belle Clairette ? crois-tu qu'on puiffe jamais t'oublier ? crois-tu que j'aie pu être infenfible à la mort du généreux Hubert ? Eh ! qui ne l'auroit pas cru ? interrompit Clairette, d'une voix entrecoupée ; votre maniere d'écrire m'a-t-elle permis d'en douter ? Cette lettre eft fauffe ; reprit vivement Toni : elle eft, fans doute, l'ouvrage de mon perfide confident. J'étois environné de tyrans & de traîtres.

Chaque mot que difoit Toni raffuroit & défoloit Clairette. Elle s'affligeoit & d'avoir pu le foupçonner : & fur-tout d'avoir pris tant de mefures pour s'éloigner de lui. La lettre fuppofée le mettoit fur-tout en fureur. Il jura la mort de celui qui l'avoit écrite. Hélas ! reprit Clairette en tremblant, peut-être va-t-il arriver. Toni, fans lui répondre, courut à fes piftolets ; car il en avoit aux arçons de fa felle. Que faites-vous ? lui cria Clairette, encore plus effrayée. Je

l'ai juré, reprit-il, le traître mourra de ma main. Je le tuerois ſous les yeux mêmes de ſes complices.

Clairette employa les plus fortes raiſons pour le calmer, & n'y parvint qu'à demi. On attacha le cheval, & l'on entra dans la chambre où Hubert étoit mort. Les larmes coulerent de nouveau de part & d'autre. Clairette inſtruiſit Toni de ce qu'Hubert avoit fait pour lui en mourant, & des meſures qu'elle-même avoit priſes pour que tout lui fût remis après ſon départ. Comment ! s'écria Toni avec émotion, quel départ méditiez-vous ? Elle lui en fit ingénument l'aveu ; elle ajouta que Rapt & la compagne qu'il lui avoit donnée, étoient allés à la ville voiſine pour y faire quelques emplettes relatives à ce voyage, qu'ils reviendroient au plus tard vers le ſoir, & que leur dépard à tous trois étoit fixé à la nuit ſuivante.

L'étonnement, l'indignation, la rage, déroboient à Toni l'uſage de la parole. Il ne le retrouva que pour ſe repandre de nouveau en plaintes & en menaces. Mais il ſentit que le temps pouvoit être mieux employé. La circonſtance lui ſuggéra un deſſein, qu'elle rendoit, ſelon lui, indiſpenſable. Tout

Tout étoit prêt pour le départ de Clairette. Il ne lui manquoit que ſes prétendus compagnons de voyage. Toni imagina de les remplacer. Il ne s'agiſſoit que de faire approuver à Clairette ce nouveau plan. Ce fut à quoi il employa toute l'éloquence que lui prêtoient & le deſir de perſuader, & celui qu'avoit Clairette elle-même d'être perſuadée.

Mais, cependant, reprenoit-elle, que dira-t-on de nous ? que penſera tout le voiſinage ? Il approuvera notre conduite, reprit Toni. Ne ſait-on pas que le deſſein d'Hubert étoit de nous unir ? ſes dernieres volontés en ſont une preuve nouvelle. Ni toi, ni moi, nous ne connûmes jamais d'autre pere : ce ſont ſes volontés que nous devons ſuivre. Attendons-nous qu'on vienne m'enlever une ſeconde fois ? Je ſuis bien réſolu de ne point retourner dans ma priſon, ni même à Maubuiſſon où je ſuis en dépôt depuis trois jours. L'infâme qui nous a trahis tous deux va reparoître. J'eſpere bien lui arracher la vie ; mais s'il m'échappe, on le renverra bientôt avec une troupe de ſatellites pour m'enlever à cet aſyle. Vois, ma chere Clairette, combien de malheurs nous

pouvons éviter ! vois quel bonheur nous attend ſi tu veux me ſuivre !

Clairette ne trouva point de réponſe à tous ces arguments. Bien d'autres qu'elle ne ſeroient pas meilleures logiciennes. J'ai déja dit que tout étoit prêt pour le départ médité. La bourſe qu'Hubert avoit reçue lorſqu'on lui remit Clairette, & l'argent que lui-même avoit laiſſé en mourant, formoient une ſomme conſiderable ; elle mettoit nos jeunes voyageurs à l'abri de toute inquiétude ſur les beſoins que l'or peut ſatisfaire. Heureuſement, ni Rapt, ni Dalure, n'avoient point encore jugé à propos de s'en emparer : ils attendoient un moment plus favorable. Toni plaça lui-même ſur ſon cheval un portemanteau que Madame Dalure avoit pris ſoin d'arranger, & qui renfermoit les plus précieux effets de Clairette. On ferma toutes les portes, & on ſortit par celle du jardin, que l'on ferma comme les autres. Elle donnoit ſur une petite plaine voiſine d'un bois fort étendu. Voilà Toni à cheval, ayant Clairette en croupe. C'eſt ainſi que nos anciens Chevaliers voyageoient avec leurs Dames ; & Toni, en ce moment, n'étoit guere moins fier que Roland ne l'eût été en promenant de la ſorte ſon Angelique.

Mon Dieu! difoit Clairette, que deviendrions-nous fi l'Abbé nous rencontroit? Demandez plutôt ce qu'il deviendroit lui-même, repondit fiérement Toni, en portant la main fur un de fes piftolets. Ce n'eft pas lui que nous devons le plus redouter: je ne crains que ceux qui, pour me retenir, emploieroient des moyens auxquels on ne réfifte pas.



CHAPITRE XV.

Départ de Toni & Clairette. Un Vieillard les reçoit chez lui.

ILS prirent le chemin de la forêt voifine. C'étoit le moins fréquenté, &, par cette raifon, le plus propre à favorifer leur fuite. Il ne conduifoit point à la capitale; autre motif qui le leur fit choifir. Ni l'un ni l'autre ne doutoient point qu'on ne les cherchât fur la route de Paris, où Clairette avoit projetté de fe rendre, & où fe rendent prefque tous ceux qui s'échappent de la forte. Nos deux transfuges voyageoient au grand trot, ce qui obligeoit Clairette à ferrer fortement Toni, qu'elle tenoit em-

braffé ; mais il ne fogeoit pas à s'en plaindre. Ils avoient déja fait quatre à cinq lieues dans ce bois, lorfqu'ils appercurent une petite route qui croifoit la grande. Ils prirent fur leur droite, & après avoir encore fait environ deux lieues ; ils découvrirent une petite campagne, au milieu de laquelle s'élevoit une maifon d'affez noble apparence. Le jour baiffoit, & il falloit chercher un afyle pour paffer la nuit. D'un autre côté, cette maifon n'avoit nullement l'air d'une aubergé. Elle pouvoit même être habitée par quelqu'un de la connoiffance du Baron, ou de Madame de Maubuiffon. Cette réflexion fut faite par Toni, & les détermina à paffer outre. Ils commençoient à s'éloigner lorfqu'ils apperçurent un Vieillard, dont l'afpect étoit auffi intéreffant que vénérable. Il les falua d'un air amical & ouvert, en leur demandant s'ils ne vouloient pas fe repofer quelques moments chez lui. Toni le remercia, en ajoutant qu'ils alloient à la ville prochaine, & que le trop avancé ne leur permettoit aucune paufe. Il vous quitteroit avant votre arrivée, reprit le Vieillard. Vous vous êtes fûrement égarés de votre route. Daignez accepter un gîte chez moi : demain vous voyagerez plus à votre aife,

Ils céderent à ses instances, d'autant plus qu'ils n'avoient aucune raison de s'y refuser. Toni s'étoit apperçu que le Vieillard ne les connoissoit point ; & il songea dès lors à ne rien dire qui pût les faire mieux connoître.

La maison où ils furent admis annonçoit de toutes parts l'aisance & même une sorte de dignité. Le Vieillard l'habitoit seul avec un petit nombre de domestiques. Il donnoit la main à Clairette, & la regardoit de temps à autre d'un air d'intérêt. Toni n'en prit aucune inquiétude. Leur hôte avoit une de ces physionomies qui inspirent la confiance & le respect. Vous voyez leur disoit-il, que rien n'annonce ici le faste. Je l'ai cependant bien connu; mais les malheurs & l'âge sont d'excellents maîtres pour nous rectifier. J'habitois la capitale une partie de l'année, j'en passois le surplus dans un château imposant & somptueux. Je me restrains aujourd'hui à cet hermitage. Il est placé de maniere que j'y vis séparé, & presque ignoré du reste des humains : c'est ce qui de ma part lui a mérité la préférence

En même temps le Vieillard fit servir des rafraîchissements à ses jeunes hôtes. Ils en avoient besoin, & ils en userent. Tandis

qu'on préparoit le fouper, le maître de la maifon leur en fit voir les appartements. On s'arrêta dans une falle ornée de plufieurs tableaux; mais ce qui frappa le plus Toni, ce fut certain portrait mis comme en réferve dans une chambre particuliere, & qui lui fembla être celui de Clairette. Il jetta un cri d'étonnement. Je devine le fujet de votre furprife, lui dit le Vieillard. La mienne a été égale à la votre en voyant cette extrême reffemblance; mais j'ai peut-être, quelques raifons de plus pour en être frappé.

Clairette regardoit auffi le portrait, & fentoit en elle un mouvement qu'elle n'auroit pu définir. Elle n'étoit guere moins attendrie qu'étonnée. Le Vieillard laiffoit couler quelques larmes, & Toni s'égaroit dans fes réflexions.

Le fouper donna lieu à de nouveaux entretiens. Le Vieillard étoit fort tenté de queftionner fes jeunes hôtes; mais il craignoit de les embarraffer. La maniere dont ils voyageoient reffembloit beaucoup à une évafion, & dans ces fortes de cas, il eft rare que l'on cherche des confidents. Il leur demanda feulement fi leur voyage devoit être long Toni; à qui la feinte coûtoit beaucoup, lui avoua

qu'ils alloient jusqu'à Paris, & qu'ils se rendoient à la ville prochaine pour se mettre à portée de voyager plus à leur aise. Il ajouta qu'étant l'un & l'autre orphelins & proches parents, ils alloient trouver un oncle qui les attendoit pour leur faire part de sa fortune. Quoi ! demanda le Vieillard à Clairette, vous n'avez donc ni pere ni mere ? Je n'en sais rien, répondit-elle : je n'ai même jamais eu la consolation de les voir. Et vous, Monsieur, demanda-t-il au jeune homme, êtes-vous aussi dans la même circonstance ? A-peu-près, reprit Toni : ceux qui m'ont donné le jour sont morts avant que je fusse en âge de les connoître. Le Vieillard admiroit cette conformité d'état & d'événement. Ces enfants l'intéressoient & par leur situation & par eux-mêmes. La ressemblance de Clairette avec le portrait en question y contribuoit encore d'avantage. J'ai regret, leur dit-il, qu'un parent vous enleve. Il mérite, sans doute, la préférence. Mais, s'il manquoit à sa promesse, je vous prie de m'en informer; je ne manquerai point à celle que je vous fais de suppléer à ce qu'il ne fera pas lui-même. Vous partagerez ma retraite & ma fortune. Cette aimable enfant me tiendra lieu de la fille que j'ai perdue, &

dont les traits ont tant de rapport avec les ſiens.

A ces mots les larmes du Vieillard coulerent de nouveau, & Clairette en verſa ellemême ſans bien ſavoir pourquoi. Toni, ſans le ſavoir mieux, n'étoit guere moins attendri. L'extrême ſenſibilité eſt un des plus beaux privileges de la jeuneſſe. Pardonnez, mes chers enfants, ajouta le maître du logis, pardonnez ſi je vous attriſte, au lieu de chercher à vous diſtraire. Il eſt des douleurs qu'on ne peut ni ſurmonter, ni contraindre. Apprenez la véritable cauſe des larmes que je verſe, & auxquelle vous daignez joindre les vôtres.



CHAPITRE XVI.

Récit du Vieillard. Intérêt que lui inſpire Clairette, & pourquoi elle le lui inſpire.

JE ſuis né riche & dans un rang diſtingué. J'eus de l'ambition, & je la ſatisfis à bien des égards. Mais l'ambition ſatisfaite n'eſt pas ce qui nous rend heureux. Un deſir ſuccede à l'autre, & tous ne peuvent pas

être remplis. Je bornai enfin mes vœux à pourvoir d'une maniere éclatante une fille unique dont vos traits, aimable inconnue, m'offrent la vivante image. Elle fut recherchée de mon aveu par quelqu'un qui ne put obtenir le sien. Un autre, que je rejettai, l'avoit déja obtenu. C'étoit le fils d'un homme à qui je ne pouvois pardonner un avantage qu'on pardonne rarement : il m'avoit supplanté dans le cœur d'une femme que j'aimois, & qui devint la sienne. Ce fils étoit le fruit de cette union. Rien ne put me faire consentir à l'accepter pour gendre. Sa famille regarda mon refus comme une insulte. On lui fit défense de jamais songer à ce mariage, quand même je voudrois y souscrire. Cette précaution étoit superflue : mais toute celles qu'on put prendre des deux parts n'empêcherent ni le jeune homme, ni ma fille, de s'aimer encore davantage. Les grilles d'un couvent où je la mis n'empêcherent pas mieux les lettres d'y pénétrer. J'ai toujours eu peu de confiance aux couvents. Je tirai ma fille de celui où je l'avois placée, & je l'envoyai dans cette retraite. Le tout s'étoit fait secretement. Je mis auprès d'elle une femme sur laquelle je comptois beaucoup. Elle me trompa, ou,

pour mieux dire, elle-même se laissa tromper Un mois après elle rencontra aux environs de cette demeure une jeune paysanne qui fondoit en pleurs. Elle voulut savoir ce qui les causoit. La jeune personne lui exposa, & toujours en pleurant, qu'elle étoit sous la tutelle d'un frere & d'une belle-sœur qui la maltraitoient sans cesse & sans motif; que n'y pouvant plus tenir, elle s'étoit échappée, & avoit déja fait quatre lieues sans savoir où elle alloit. Ma gardienne la plaignit, sa situation l'intéressat. Voilà qui est malheureux, lui disoit-elle: vous êtes bien de figure, vous paroissez avoir été bien élevée; il étoit facile de vous pourvoir. Ah! reprit l'inconnue, ce n'étoit pas l'intention de mes bourreaux: ils desirent plutôt ma mort que mon établissement. Pour moi, ajouta-t-elle, j'aimerois mieux mourir que de retourner auprès d'eux. Mais enfin, reprit la gouvernante; que prétendez-vous faire? Je n'en sais rien, répliqua l'inconnue; le Ciel y pourvoira: je trouverai, peut-être, à me placer. La condition la plus dure me semblera douce, après les tourments qu'on m'a fait souffrir.

Ma confidente jugea que cette jeune paysanne seroit utile à la maison, & aideroit

à désennuyer ma fille. Ce double motif la lui fit recevoir, & la jeune affligée sécha promptement ses larmes.

Elle fut présentée à ma fille qui parut se troubler en la regardant. La gouvernante crut son choix désapprouvé. Elle déclara qu'il n'y avoit rien de fait si Mademoiselle y trouvoit à redire. Point du tout, reprit vivement ma fille; je vous sais très bon gré de cette attention. Ma surprise n'a rien d'extraordinaire; je vis dans une si étroite solitude, le moindre objet nouveauu me cause de l'étonnement.

Vous jugerez facilement, ajouta le Vieillard, que ce choix ne pouvoit lui déplaire. La prétendue paysanne étoit Valsan, c'est le nom du jeune homme auquel je prétendois soustraire ma fille. Instruit du lieu de sa retraite, il avoit imaginé ce subterfuge pour y être admis.

Il trompa jusqu'à sa famille par un prétendu voyage d'Italie. C'étoit pour motiver son absence & prévenir des recherches qui eussent pu m'inquiéter moi-même. Je le crus au-delà des monts, tandis que ma propre maison lui servoit d'asyle. Quelque temps après je fus moi-même obligé de partir pour l'Allemagne, où mon séjour devoit être assez

long. J'eus quelque deſſein d'y conduire ma fille : mais j'étois veuf ; elle m'eût beaucoup embarraſſé. Je pris le parti, au contraire, de lui cacher mon voyage. Il entroit dans mes vues qu'elle me crût toujours prêt à paroître.

Cependant, cette crainte n'empêcha rien. J'abrege des détails accablants pour moi. Ma fille ſe trouva dans une ſituation qu'elle ne pouvoit plus déguiſer & dont la gouvernante s'apperçut. Il étoit trop tard. Elle obtint un aveu qui ne ſervit qu'à la déſeſpérer, & qu'elle n'oſa me tranſmettre. Des ordres de la Cour me retenoient encore en Allemagne pour pluſieurs mois. La gouvernante prit le parti d'inſtruire ma fille de mon abſence ; unique moyen de calmer des terreurs qui pouvoient la conduire au tombeau. Le temps arriva où elle mit au monde un enfant qu'on dit être une fille. Valſan, qui alors agiſſoit librement, prit toutes les meſures pour qu'aucun des ſecours néceſſaires ne manquât, & que tout ſe fît dans le plus grand ſecret. Il fut bien ſervi : rien n'avoit encore tranſpiré, lorſque, plus de trois mois après, je reparus ſur les lieux. Je déclairai à ma fille. qu'il étoit temps qu'elle ſouſcrivît à mes volontés ; que le Comte

Comte de.... un de ses premiers aspirants, avoit eu la patience jusqu'alors d'attendre qu'elle se déterminât, & qu'une telle preuve d'attachement devoit surmonter sa répugnance. J'ajoutai qu'il ne lui restoit que deux partis à prendre ; celui d'accepter cet époux, ou de renoncer au monde.

Elle se jetta à mes pieds, & n'épargna rien pour me fléchir. Je restai inébranlable. J'étois imbu de la mauvaise maxime qu'un pere doit dans tous les cas déterminer la vocation de ses enfants. Je dis à ma fille que sous quinze jours je reparoîtrois, & que c'étoit le seul délai que je lui laissasse pour se résoudre.

Je me rendis dans une de mes terres où ma présence devenoit indispensable, & je revins ici au temps marqué. Ce fut inutilement : ma fille ni la gouvernante n'y étoient plus. Je vous laisse à juger quelle fut ma désolation. Je ne trouvai plus ici qu'un vieux Jardinier qui m'instruisit de tout ce que je viens de vous apprendre. Il n'avoit lui-même pénétré que fort tard ce mystere, & croyoit que ma fille étoit allée me rejoindre, d'après quelque ordre particulier. Je fis des perquisitions très inutiles : je ne pus découvrir aucune trace de cette évasion. J'appris seulement que des inconnus, établis depuis plus d'un an dans

un bourg voiſin, en avoient ſubitement diſparus. Je m'adreſſai à la famille de Valſan. Elle le croyoit encore en Italie. Il avoit pris toutes les précautions qu'il falloit pour le lui faire croire. Enfin, je portai le reſſentiment juſqu'à le dénoncer comme raviſſeur; mais les preuves n'en étant pas complettes, le procès reſte encore indécis. Quinze ans ſe ſont écoulés ſans que j'aie pu faire, à cet égard, aucune découverte nouvelle. Enfin, déſeſpéré d'un tel événement, & ne pouvant plus paroître dans le monde qu'avec une ſorte de confuſion; ayant, d'ailleurs, quelques ſujets de m'en plaindre, je pris le parti de m'y ſouſtraire. Je donnai la préférence à cette retraite où l'image de mon infortunée Julie s'offre ſans ceſſe à ma penſée, où ſon portrait attire journellement mes regards, & où vous êtes venue, aimable enfant, dit-il à Clairette, me la retracer d'une maniere bien plus ſenſible & plus intéreſſante.

Clairette n'avoit pas perdu un mot de ce récit. Il avoit fait ſur ſon ame une impreſſion qu'elle ne définiſſoit pas, mais qui l'agitoit vivement. La chambre qui vous eſt deſtinée, lui dit le Vieillard, eſt la même que ma fille avoit choiſie par préférence. Elle y donna le jour à cet enfant, à cette fille infortunée qui

pourroit avoir votre âge. Cette réflexion fit pleurer le Vieillard & Clairette.

Elle dormit peu durant la nuit. Son esprit s'occupoit de cette mere & de cet enfant dont on ignoroit la destinée. Hélas! disoit-elle, j'ignore la mienne. J'ignore si j'ai une mere; & si elle existe encore, elle ne sait pas sans doute qu'il lui reste une fille.

C'étoit dans la même chambre où Clairette avoit passé la nuit, que se trouvoit placé le portrait dont il a déja été parlé. Clairette en s'éveillant le comtempla de nouveau. Qui peut, disoit-elle, avoir produit ce rapport entre mes traits & cette peinture? Hélas! qui suis-je? & que pourroit signifier cette ressemblance? Rien, sans doute; elle n'est que le fruit du hasard. Oui le sort me condamne à ne pas même voir l'image de ceux à qui je dois le jour. Ou ils ne sont plus, ou ils veulent que j'ignore ce qu'ils sont, & qui je suis. Je me trouve jettée sur la terre sans savoir ni d'où je viens, ni où je dois aller.

Toni, levé avec le jour, attendoit impatiemment qu'elle s'éveillât. Il craignoit toujours que leur asyle ne fut découvert & leur fuite interrompue. De son côté, le Vieillard le pressoit de séjourner quelque tems chez

lui. Il ajouta que le départ de la voiture publique n'auroit lieu que dans quatre jours; que d'ailleurs cette voiture étoit ennuyeuſe, & qu'il les exhortoit à prendre la diligence. Il promit en même temps de les y faire conduire le ſurlendemain. Ce mot de diligence flatta le jeune homme qui croyoit ne pouvoir jamais s'éloigner aſſez rapidement. Il conſentit à ce qu'on lui propoſoit, & Clairette y conſentit encore plus volontiers. Sans pouvoir ſe dire à elle-même pourquoi cette retraite lui plaiſoit, elle l'eût facilement préférée à tout autre.

Le Vieillard exigea d'elle une ſorte de complaiſance. Voici, lui dit-il, quelques habits que j'apportois à ma fille lorſque je ne la trouvai plus. Ils ſembleront faits pour vous, puiſqu'ils l'étoient pour elle. Daignez les accepter. Les préſents de ceux qui nous aiment ne nous humilient jamais.

Clairette, avant de répondre, regarda Toni, & Toni jugea que refuſer leur hôte ce feroit lui déplaire. Je vous demande encore une grace, ajouta le Vieillard, c'eſt de vous revêtir d'un de ces habits. On ne crut pas devoir lui refuſer cette autre ſatisfaction. Il y avoit au logis une femme qui poſſédoit très bien l'art de coeffer & d'ha-

biller les femmes. Elle employa tous ses talents à métamorphoser Clairette en Demoiselle. Ses beaux cheveux se prêterent à toutes les formes qu'on voulut leur faire prendre : sa taille se trouva faite exprès pour les habits : d'autres accessoires parurent également faits pour elle. Ah ! la voilà ! s'écria le Vieillard, en serrant Clairette entre ses bras ; c'est Julie, c'est ma fille. Jamais le hasard n'a pu produire seul une aussi parfaite ressemblance.... Est-il possible, ma chere enfant, reprenoit-il, que vous n'ayez plus de mere & même que vous ne l'ayez jamais connue ! Clairette, non moins émue que le Vieillard, alloit détailler tout ce qu'Hubert lui avoit dit à ce sujet. Un regard de Toni l'en empêcha. Il regardoit ce détail comme superflu, & jugea qu'il pourroit engager le Vieillard à faire des recherches qui ne serviroient qu'à l'instruire du sujet de leur fuite, & peut-être à la retarder.

Le jour suivant le Vieillard leur tint parole. Il fit mettre les chevaux à sa voiture pour les conduire à la rencontre de la diligence ; avec ordre même à deux de ses gens de les conduire jusqu'à Paris, si la diligence ne pouvoit pas les recevoir. Auparavant il réitéra aux deux jeunes voyageurs & les of-

fres de rester chez lui, & celle d'y revenir si le séjour de Paris leur déplaisoit. Pour vous en rappeller le souvenir, poursuivit-il, j'exige que vous acceptiez quelques légeres marques de mon zele. En même tems, il donna à Toni une montre & une très-belle épée. Il donna à Clairette une boîte de prix à la quelle étoit attaché son portrait. Je voudrois, lui dit-il, que vous pussiez me laisser le votre en échange; mais celui de ma fille y suppléera: je ne pourrai pas l'envisager une seule fois sans me souvenir de vous.

La séparation fut tendre & mêlée de pleurs, sans qu'aucun des trois eût pu en dire véritablement la raison. Il me semble, disoit le Vieillard, en pressant Clairette dans ses bras; il me semble que vous emportez avec vous une partie de mon ame. Elle voudroit vous retenir. Votre absence va être un nouveau malheur pour elle. Hélas! je croyois n'avoir plus de nouvelles privations à craindre! plus de pertes à essuyer! je me trompois. La fortune m'envie jusqu'à l'illusion qui pourroit adoucir mes pertes réelles.



CHAPITRE XVII.

Toni & Clairette reprennent la route de Paris. Leur arrivée dans cette capitale. Ils sont unis.

IL ne se trouva aucune place libre dans la diligence. Toni vouloit attendre une autre voiture publique & renvoyer celle du Vieillard. Ses gens lui représenterent que ce seroit désobliger leur maître, & qu'eux mêmes ne pouvoient se dispenser d'obéir à ses ordres. Toni sentoit bien qu'une telle voiture étoit plus propre qu'une voiture publique à favoriser son évasion. Il se laissa donc persuader, & prit dès le jour même la route de la capitale.

Mais une chose embarrassoit beaucoup Toni: il falloit renvoyer le cheval qui avoit facilité sa fuite & qui ne lui appartenoit pas. D'un autre côté, il ne vouloit pas le renvoyer assez subitement pour qu'on pût suivre lui-même à la piste. Il prit le parti de laisser ce cheval en dépôt chez le maître de la poste, & il se réserva le soin d'en donner avis à Dartevel au bout de quelques

jours. Il crut devoir joindre à cet avis une forte d'apologie de fa conduite. » Ne me » jugez point à la rigueur, mon cher Men- » tor, écrivoit Toni ; je n'ai eu recours à » ce moyen violent qu'au défaut de tout » autre. Il eft permis à l'efclave qu'on en- » chaîne, de brifer fes fers. C'eft un droit » naturel donné à tous les hommes ; & nul » homme, je penfe, n'a le droit d'enchaî- » ner fon femblable. Je puis, cependant, » vous protefter que ma fuite n'a point été » précédée par le projet de fuir. Elle eft le » fruit d'une réfolution fubite & indifpenfa- » ble. Je n'aurois pu la différer fans m'ex- » pofer à de nouveaux malheurs. J'ignore » ceux que l'avenir me réferve : mais fi » vous me plaignez, fi vous m'aimez encore, » fi Clairette continue à m'aimer, non, je » n'ai plus rien à regretter ni à craindre » fur la terre. Je jouirai des biens les plus » chers à mon cœur, les plus faits pour » lui ; ceux de l'amour, & ceux de l'ami- » tié. «

Toni étoit déja fort avancé dans fa route lorfqu'il fit partir cette lettre. Il avoit eu auffi la précaution, étant à la ville, de fe pourvoir d'un habit d'une forme particuliere, & qui aidoit à le déguifer. Clairette

elle-même ne pouvoit pas être mieux déguisée que par ceux dont elle s'étoit revêtue chez le Vieillard. La voiture, & les conducteurs à livrée, contribuoient encore plus à les faire méconnoître. Ces métamorphoses ne leur furent pas inutiles. A peine ils avoient fait quelques lieues, qu'ils rencontrerent la maréchaussée, & ce qui les effraya bien davantage, c'étoit Rapt, qui la conduisoit. Il fixa avidement Clairette, par la seule raison que c'étoit une femme & qu'elle lui parut jolie; car il ne soupçonnoit point Clairette de voyager avec tant d'appareil. Il fut toutefois frappé de la ressemblance; mais le reste lui en imposa. Toni, de son côte, eût bien voulu casser la tête au perfide qui l'avoit trahi, mais la présence des archers le retint & l'obligea même à se cacher de son mieux. Rapt & ses satellites continuerent leur chemin, & nos jeunes fugitifs achevevrent le leur sans rien voir davantage qui pût les inquiéter.

Arrivés dans la capitale, ils se logerent dans un hôtel garni. Leur cocher qui étoit Parisien, les conduisit chez des personnes de sa connoissance. Toni sentoit bien que cet arrangement cadroit peu avec ce qu'il avoit dit au Vieillard. Il fit entendre à ses

gêné par les loix ? Elles retardent ce qu'il faudroit accélérer. Ce sont les véritables épines de la rose, & combien de fois n'ont-elles pas empêché de la cueillir ?

Il étoit bien difficile que de jeunes cœurs, vivement épris, s'accommodassent de ces lenteurs. L'amour est ennemi des entraves qu'il n'impose pas lui-même. Toni, fatigué de ces délais, & pressé par ses desirs, se feroit affranchi, sans scrupule, de ces formalités si longues ; mais il savoit qu'une telle proposition effaroucheroit Clairette. Il étoit lui-même trop épris pour être téméraire. D'ailleurs, il vouloit obtenir & non dérober le prix de son amour. Ce ne fut qu'après avoir long-temps hésité qu'il osa laisser entrevoir ce qu'il desiroit ; & ce qu'il avoit prévu arriva. Clairette parut s'effrayer de ce qu'on ne lui disoit encore qu'à demi. Mon cher Toni, lui dit-elle, ne me faites point regretter d'avoir mis en vous toute ma confiance. Je vous aime, vous n'en doutez pas; laissez-moi la douceur de croire que vous m'estimez.

Quoi ! s'écria-t-il, en douteriez-vous, ma chere Clairette ? Ah ! tous les sentiments vous sont dus ! vous réunissez, vous absor-

bez tous les miens ; je vous eſtime autant que je vous adore. Mais comptez-vous pour rien la violence que je me ſuis faite juſqu'à ce jour ? Ne ſentez-vous pas combien les nouveaux obſtacles qu'on nous oppoſe ſont cruels ? Hélas ! nous en avions ſurmontés tant d'autres ! n'y aura-t-il pas de terme à tant de perſécutions ?

Celles qui reſtent à vaincre, ajouta Clairette, ne ſont pas auſſi effrayantes que les premieres. Nous pouvons eſpérer, & nous n'eſpérions plus rien auparavant. Nous voilà réunis, & nous avons craint d'être ſéparés pour toujours.

On peut nous ſéparer encore, ajouta Toni. Peut-être de nouveaux ſatellites.... Vous me faites frémir ! intérompit Clairette ; mais cette raiſon vient encore à l'appui des miennes. C'eſt déja trop que d'entrevoir des motifs de regrets, n'allons pas y joindre des ſujets de remords.

Des remords ! ma chere Clairette : va, nos cœurs ne les connoîtront jamais. Nos intentions doivent nous raſſurer. Elles ſont pures, elles le ſeront toujours. Que nous importe l'opinion publique ? n'avons-nous pas de quoi nous juſtifier envers nous-même ? C'eſt la dépravation des cœurs qui

a

a fait recourir aux moyens d'enchaîner les personnes : ce fut pour prévenir une inconstance que nous n'avons point à redouter. Pourrois-tu m'en soupçonner capable ? Je réponds de ta fidélité ; ose répondre de la mienne. Soyons les garants l'un de l'autre, & ne craignons point d'avoir trop présumé de nos sentiments.

Ecoute, mon cher Toni, reprenoit Clairette avec le ton de la tendresse & de la confiance. Oui, je compte sur toi ; oui, un mot de ta part me rassure plus que toutes les formalités les plus solemnelles : mais ces loix, qui contrarient nos vœux, elles n'ont pas été faites pour nous seuls ; nous les trouvons établies. Ce n'est point à nous à braver ce qui est sacré pour tant d'autres. Pourquoi voudrois-tu qu'un regard défavorable pût tomber sur ta Clairette ? Pourquoi voudrois-tu quelle s'estimât moins que celles qui se croiroient en droit de la mépriser ? Laisse-lui l'avantage de n'avoir nul reproche à se faire. C'est pour toi seul qu'elle veut se conserver digne de toi. Elle te voue à jamais son cœur, sa liberté, son existence, tout ce qu'elle est enfin. Veille sur elle comme

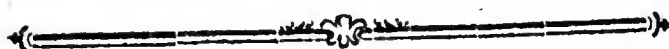
ſur ton bien propre ; mais ſois ſon gardien contre toi-même.

Ces raiſons ne perſuadoient pas Toni ; mais elles lui en impoſoient. Cependant, ces ſortes d'entretiens ſe renouvelloient ſouvent, & de jour en jour ils devenoient plus dangereux pour Clairette. Elle n'avoit pour elle que des raiſonnements, & Toni avoit pour lui l'amour.

Une heureuſe découverte vint tirer d'embarras nos jeunes amants. On leur apprit que l'Official étoit pour eux la voie la plus expéditive. Ils profiterent de cet avis avec un extrême empreſſement, & crurent, enfin, que rien ne pouvoit plus diſſoudre les nœuds qu'ils venoient de former.

Chaque jour ajoutoit à leur ſatisfaction. Ils ſe choiſirent une demeure iſolée dans un des fauxbourgs de Paris. Uniquement occupés l'un de l'autre, ils fuyoient toute ſociété étrangere.





CHAPITRE XVIII.

Curioſité ſatisfaite ſans que l'amour y perde rien.

L'AMOUR n'exclut pas tout autre penchant louable. Toni avoit reçu l'avant-goût des connoiſſances qui ornent l'eſprit & qui l'occupent les plus agréablement. Il crut que ſans aimer moins Clairette il pourroit ſatisfaire ſa curioſité dans une ville qui lui en offroit tous les moyens. Il crut auſſi que Clairette n'en ſeroit pas moins aimable pour n'être pas une ignorante. On le vit donc la conduire par-tout où elle pouvoit ſe plaire, & viſiter ſans elle tout ce qui auroit pu la rebuter.

Il parcourut, avec ſoin, cette ville immenſe, l'abrégé d'un grand royaume, & même de l'Europe entiere. Elle offroit à ſes yeux un enſemble de magnificence & de pauvreté, de gothique & d'élégance, qui décéloit & ſon origine & la maniere dont elle s'étoit accrue. Mais les ſpectacles fixerent particuliérement l'attention de nos jeu-

nes curieux. Ils se rendirent à celui qu'on nommoit par excellence le grand spectacle. Il se donnoit alors sur un fort petit théâtre ; & dans ce petit espace, on faisoit passer en revue la terre, les cieux, les enfers, l'empire de Neptune, en un mot tout ce que renferme & ne renferme pas l'univers. Toni prit goût à l'éclat du spectacle, au jeu des machines, au talent des danseurs. Il prit même intérêt à quelques scenes ; mais il sentit qu'il en étoit redevable au Poete & à l'organe des Chanteurs ; que la musique exprimoit peu de chose & ne peignoit presque rien. Quoi ! vous n'êtes pas enchanté de ce beau naturel ? de ce chant qui semble n'en être pas un ? lui disoit un Vieillard placé à ses côtés. Vous entendrez en sortant d'ici les chantres du Pont-nœuf répéter exactement tous ces airs. Hélas ! tant-pis, répliqua le jeune homme, j'étois venu pour entendre ici autre chose que des *pont-nœufs*. En ce cas, reprit le Vieillard, vous serez satisfait dans deux jours ; on prépare un nouvel opera dont la musique sera certainement de votre goût ; mais vous pourrez bien la goûter seul. Depuis vingt ans l'Auteur s'obstine à s'éloigner du chemin tracé par Lully, &

depuis vingt ans nous nous obſtinons ſagement à lui prouver qu'il a tort de vouloir effacer ſon maître.

Toni revint au jour indiqué. Il trouva un auditoire diſpoſé à ſiffler ce qui méritoit le plus d'être applaudi. Une ouverture brillante, pittoreſque & variée ; charma Toni, & révolta preſque tout l'auditoire Eſt-ce là une ouverture ? diſoit un cenſeur à petit collet : reſſemble-t-elle en rien à celles de Lully qui, toutes, ſe reſſemblent ? Il regna beaucoup de tumulte juſqu'à la fin du ſpectacle. On ſe récrioit contre les paſſages les plus ſublimes. Toni eut le bonheur de les goûter, & plaignit de nouveau ceux qui s'obſtinoient à les méconnoître.

Il rencontra, en ſortant, un homme qui ſe retiroit d'un air penſif. Le voilà, dit quelqu'un en levant les épaules, & parlant à quelqu'un qui les levoit auſſi, le voilà ce *diſtillateur d'accors baroques* ! il ſera fort heureux, & nous encore plus, ſi ce dernier échec l'empêche de s'expoſer à d'autres. Toni s'adreſſa à celui qu'on invectivoit ſi groſſierement. Quoi ! Monſieur, lui dit-il, ſeriez-vous l'auteur de la nouvelle muſique ? Hélas ! oui, Monſieur, reprit le Muſicien :

vous voyez combien il eſt dangereux d'en faire ici de nouvelle. Depuis vingt ans je lutte contre la prévention du public, je porte même la complaiſance juſqu'à ſuivre quelquefois une routine que je déſapprouve : je n'oſe être muſicien que ſur les inſtruments, & l'on trouve que c'eſt encore trop oſer. Il me ſemble, reprit Toni, qu'on pourroit jetter plus de variété dans les ſcenes ; couper ce long récitatif par des airs de mouvement, faire entendre le cri des paſſions, & non les cris des chanteurs ; en un mot exprimer & peindre, qui ſont les deux grands objets de la muſique.

Vous avez raiſon , reprit le Muſicien , voilà ce qu'il faudroit faire ; mais malheur à qui l'oſera le premier. Il ſera ſifflé par ceux même qu'il ſatisfera le plus. Nous reſſemblons ſouvent à Diogene qui s'obſtinoit à reſter dans un tonneau , quoiqu'il sût très bien qu'on eſt mieux logé dans un palais.

Que penſez-vous , lui demanda Toni, de ces Bouffons Italiens dont tout le monde parle & que je n'ai pas encore vus ? Je penſe , répondit cet homme , que tout en bouffonnant ils nous chantent de bonne muſique. Ce n'eſt pas préciſement celle qui

convient à nos grands opéra ; mais ils nous indiquent ce qu'ils ne peuvent nous donner. Pour moi, ajouta-t-il, je laiſſe à d'autres le ſoin de fouiller la mine ; je ſuis trop vieux pour revenir ſur mes pas, & je mourrai avec le chagrin de n'avoir jamais fait ce que j'euſſe voulu faire.

A ces mots il s'éloigna bruſquement, & nos curieux regagnerent leur demeure. Ils virent par la ſuite les autres ſpectacles, ſur-tout celui qu'on nomme le ſpectacle de la nation. Les chefs-d'œuvre qu'on y repréſentoit de temps à autre ne laiſſoient rien à deſirer aux ſpectateurs, ſi non un local plus commode, c'eſt-à-dire l'avantage de pouvoir y arriver & en ſortir ſans riſquer ſa vie ou ſes membres.

Il s'élevoit alors dans le ſein de la capitale une guerre inteſtine qui s'enflammoit de jour en jour. Toutefois on jugeoit bien qu'elle feroit couler plus d'encre que de ſang. On ne combattoit des deux parts que pour des ſons, & des deux parts on ne diſoit ſouvent que des mots ; on diſoit preſque auſſi ſouvent des injures. D'un côté, quelques Ultramontains crioient de toute leur force : Vous n'avez point de muſique, vous n'en aurez jamais ; ou ſi quelque jour vous

en avez une, ce sera tant-pis pour vous. D'autre part on leur disoit : Retournez par-delà les monts ; allez-y faire danser vos ours & bouillir vos marmites : allez bâiller, jouer, causer, manger & boire, à la représentation de vos fastidieux opéra ; mais au moins donnez un sexe à Alexandre, & une voix mâle à César. Cette querelle finit comme toutes les autres ; l'on ne convint de rien tant que l'on disputa, & l'on cessa de disputer par pure lassitude.

Les monuments publics ne fixoient pas moins l'attention de Toni. Ils n'étoient point rares dans cette capitale ; mais il falloit en être prévenu pour s'en appercevoir. Il sembloit qu'on eût pris autant de soin pour en cacher quelques-uns, que pour les construire.

D'autre part, on prenoit soin d'étaler bien des bizarreries dans tous les genres. La mode consacroit tout. Le ridicule qu'elle approuvoit cessoit d'en être un, & l'action la plus sensée, qu'elle n'approuvoit pas, devenoit ridicule.

Il sembla pourtant alors que la mode voulût se tourner vers un objet utile. On écrivoit, on raisonnoit, on disputoit de toutes parts dans la capitale sur l'agriculture.

Tel qui, deux années auparavant, ne connoiſſoit pas même la ſtructure d'une charrue, s'occupoit en ce moment à lui donner une forme nouvelle, traçoit des regles au Laboureur ſans avoir jamais vu labourer, & ſe croyoit grand *Economiſte* parcequ'il parloit d'économie.

Toni, à qui la ſociété de Dattevel avoit inſpiré le goût de la Philoſophie, rechercha les Philoſophes. Il trouva à quelques-uns d'entre eux de l'eſprit, des connoiſſances, du génie même, & une grande aptitude à dire ce que bien d'autres croient devoir taire. Il vit les Gens de Lettres les plus célebres, ceux du moins que renfermoit alors la capitale. Il fut ſurpris de voir ſi peu de correſpondance entre ceux qu'elle renfermoit : preſque tous vivoient ſéparés les uns des autres; ils ne ſe connoiſſoient que de nom, & ne ſe haïſſoient guere moins que s'ils s'étoient fréquentés. A cela près, leurs écrits étoient preſque tous des traités de morale. Elle dominoit dans les vers comme dans la proſe ; & ſi l'on avoit quelque reproche à leur faire ſur ce point, c'étoit de ſacrifier un peut trop l'agrément à l'inſtruction.

Notre obſervateur perdoit peu à peu de ſa curioſité ; mais ſon amour ne ſe ralen-

tissoit point. Il revoyoit toujours le Clairette avec le même empressement; Clairette recevoit toujours avec la même tendresse. Tous deux sentoient leur bonheur; tous deux commençoient à croire que rien ne pouvoit plus les troubler: tous deux se trompoient.



CHAPITRE XIX.

Piege tendu. Générosité perfide.

NON loin de la demeure de Toni existoit un vaste hôtel, & dans ce grand hôtel un petit homme plus connu par ses richesses que par ses dignités. Clairette avoit frappé ses regards. C'en fut assez pour exciter ses desirs, & il étoit accoutumé à ne pas desirer en vain. Il avoit à ses ordres quelques agentes qui lui épargnoient de pénibles démarches. Une de ces confidentes zélées se chargea de lui apprendre comment pensoit Clairette, & même de l'obliger à penser comme il vouloit. Une telle promesse le flatta beaucoup, & il permit à la négociatrice de joindre les présents aux promesses, pour en accélérer l'effet.

Cette intrigante imagina un moyen facile pour s'approcher de Clairette. Ce fut de se

loger dans le même hôtel garni. Elle eut souvent occaſion de lui parle, & en uſa d'abord avec réſerve, enſuite avec plus de familiarité. Bientôt Clairette en uſa de même, touchée de toutes les attentions que cette inconnue lui prodiguoit. Toni, auſſi peu expérimenté qu'elle, ne s'y oppoſa point. Il étoit même charmé qu'elle eût cette occaſion de ſe diſtraire lorſqu'il ſe trouvoit obligé de la laiſſer ſeule; & l'on préſume bien que l'obligeante voiſine ſaiſiſſoit volontiers ces inſtants.

La familiarité entraîne la confiance, & la confiance les queſtions & les aveux de plus d'une eſpece. L'adroite voiſine mettoit les occaſions à profit, & queſtionnoit avec fineſſe; Clairette répondoit avec ingénuité. Elle ne diſſimula ni comment elle & Toni avoient quitté la province, ni pourquoi ils habitoient Paris. C'eſt un ſéjour bien ruineux, reprit la confidente : n'avez-vous nulle inquiétude à ce ſujet? Rien, juſqu'à préſent, ne nous a manqué, répondit Clairette. Il faut prévoir l'avenir, ajouta la queſtionneuſe : il faut de l'aiſance pour ſe plaire dans cette ville — Ni moi, ni Toni, ne ſommes pas ambitieux. — Il faut du moins être prévoyant. Votre mari eſt ſans doute propre à quelque choſe? — A beaucoup de choſes. — Tant mieux. Je

connois un homme en place qui fe fera un plaifir de lui être utile. C'eft l'homme le plus généreux ! le plus obligeant !.... — Et vous croyez qu'il obligera Toni fans le connoître? — Oui, à ma recommandation. D'ailleurs, c'en eft une auprès de lui que d'avoir befoin de fon fecours. — Voilà qui eft bien noble ! — Ah ! fi vous le connoiffiez !.... Eh ! tenez, il eft votre proche voifin : fi vous jugez à propos nous irons le voir enfemble. Il vaut mieux que vous y conduifiez Toni, reprit ingénument Clairette ; car, pour moi, je ne fuis bonne à rien. Pardonnez-moi ! pardonnez-moi ! répliqua l'intrigante ; mais puifque cela vous répugne, je me contenterai d'y mener votre époux. Elle n'en dit pas davantage, dans la crainte d'en trop dire.

Clairette fit part de cet entretien à Toni. Le defir qu'il avoit de lui procurer plus d'aifance, le détermina à profiter de ces offres. Il fe laiffa conduire chez ce voifin fi obligeant. Celui-ci joignoit à beaucoup d'efprit & de lumieres une politeffe qu'on eût en vain cherchée autrefois dans un homme de finance. Il recevoit toujours bien ceux qui l'approchoient, à plus forte raifon Toni en fut-il bien reçu. Vous me flattez beaucoup, Monfieur, lui dit-il, d'avoir eu cette confiance dans ma bonne

bonne volonté. J'aime à être utile, & j'espere vous en donner bientôt des preuves. Mais, en attendant, dites-moi quelle est votre position actuelle ? Ni mauvaise, ni bonne, reprit Toni. Etes-vous garçon, êtes-vous marié ? ajouta finement M. Dargentieres : c'est le nom de ce nouveau protecteur. Je suis marié, & très-content de l'être, ajouta Toni. Tant mieux ! reprit M. Dargentieres, *j'aime qu'on se marie*. La bonne politique exige même qu'on vienne par préférence au secours de ceux qui forment ces sortes de liens. Dites-moi, Monsieur, quel genre d'emploi souhaitez-vous ? — Monsieur, j'ai l'honneur de vous observer que je suis Gentilhomme. Tant mieux ! reprit encore le Financier, nous en avons une armée à nos ordres ; mais nous les traitons avec plus d'égards qu'autrefois. Du reste, il ne faut point faire violence à votre inclination. J'ai des amis à la Cour. On peut, avec le temps & leur appui, vous placer d'une maniere plus conforme à votre naissance.

Toni parut extrêmement sensible à toutes ces offres. Ce n'est pas tout, reprit M. Dargentieres, le succès des sollicitations peut traîner en longueur, & l'attente pourroit vous gêner. Peut-être n'êtes-vous point logé d'une maniere convenable, & c'est à quoi il faut

d'abord mettre ordre. Ma maison est vaste. Il s'y trouve même un appartement complet qui n'est point habité. Je vous l'offre, & j'exige que cette offre ne soit point rejettée.

Mais, Monsieur, reprit Toni, ce seroit vous surcharger d'un ménage, car je ne puis absolument me séparer de Clairette. Bien entendu, ajouta M. Dargentieres. Je n'exigerai jamais de pareilles séparations. Madame votre épouse habitera avec vous cet appartement. J'ai une parente qui loge aussi dans ma maison à titre de société, & qui sera charmée d'en faire la sienne.

Toni étoit surpris de trouver tant de générosité dans un inconnu ; mais il aimoit à juger de l'ame d'autrui par la sienne propre : il ne vit que du zele où il auroit pu soupçonner quelque autre motif. Il en coûtoit cependant à son amour propre d'être obligé si complettement ; mais le desir de procurer à Clairette un asyle agréable & commode lui fit vaincre sa répugnance.

Clairette souscrivit à l'arrangement qui venoit de se faire & n'en tira aucune conséquence. La Dame qui habitoit le même hôtel lui parut être une sauve-garde contre la critique. D'ailleurs, c'étoit son époux qu'el-

le suivoit. Elle eût dédaigné la demeure la plus somptueuse, s'il eût fallu ne point l'habiter avec lui.

On présume aisément que Dargentieres la reçut bien. Elle lui parut encore plus belle de près que dans la perspective, & il espéroit la trouver bientôt aussi docile qu'elle étoit belle. De son côté elle fut très frappée de la magnificence de son nouveau logement. Elle n'imaginoit pas comment elle & Toni avoient pu s'attirer cet excès de bienveillance. Elle faisoit honneur de tout à la magnanimité de leur nouvel hôte.

Lui-même se conduisit d'abord avec beaucoup de réserve. Il s'apperçut que Clairette joignoit à un caractere ingénu un esprit cultivé; ce qui, de sa part, exigeoit bien des ménagements. Il trouvoit dans Toni les mêmes qualités, jointes à une certaine hauteur d'ame qui s'accordoit peu avec ses vues. Toutes ces raisons l'obligeoient à temporiser. Comptons un peu, disoit-il, & sur la constance de mes soins, & plus encore sur d'autres moyens qui manquent rarement d'être efficaces.

Tout se réunissoit chez lui pour faire goûter à ses nouveaux hôtes leur nouvelle

demeure. Madame Dalimont, c'eſt le nom que portoit la couſine de Dargentieres, ſecondoit parfaitement les vues de ſon couſin. Il avoit été un temps où, peut-être, elle eût marqué moins de zele en pareil cas. Mais les liens qui l'avoient unie à Dargentieres s'étoient relâchés au point qu'ils n'en étoient plus pour elle ni pour lui. Ce qui avoit été une liaiſon de cœur étoit devenu ſimplement une liaiſon de ſociété. Ce n'eſt pas que Madame Dalimont n'eût encore de quoi ſe faire aimer; c'eſt ſeulement qu'elle & M. Dargentieres s'aimoient depuis tròp long-temps. Elle avoit franchi ſon huitieme luſtre; mais il lui étoit facile de nier le fait, & nul, en la voyant, n'auroit oſé la démentir. Des raiſons de convenance avoient contribué à ſon attachement pour Dargentieres: des ſujets de mécontentement, & certain goût pour la variété contribuoient à l'éloigner de lui. Elle ne gênoit point ſes penchants, pour avoir plus de liberté de ſuivre les ſiens. Elle eût volontiers ſervi ſon inconſtance, pourvu qu'il ne barrat point la ſienne.

Telle étoit Madame Dalimont. Elle avoit deviné, en voyant Clairette, le motif de tous les procédés de ſon couſin envers Toni.

Loin d'en être jalouse, elle résolut de le seconder. Elle répondit aux attentions de Clairette par des attentions encore plus grandes. Elle prévenoit, pour l'ordinaire, sa visite, présidoit à sa toilette, & n'épargnoit rien pour lui inspirer le goût de recherche & de prétention. Toni lui-même se prêtoit à ses vues sans les deviner. Il vouloit que sa femme pût figurer parmi celles qui fréquentoient cette maison; mais en cela il consultoit son amour-propre plutôt que son goût & ses facultés.

Dargentieres remplaçoit souvent sa cousine dans ces visites du matin, & alors Madame Dalimont avoit toujours quelque expédient tout prêt pour arrêter Toni auprès d'elle. Par ce moyen Dargentieres se trouvoit seul avec Clairette & sa coeffeuse. Un pareil témoin est, pour l'ordinaire, peu gênant, & d'ailleurs cette coeffeuse étoit sa confidente. Voilà de superbes cheveux, disoit-il un jour à sa jeune hôtesse; mais je présume que quelques diamants ne les gâteroient pas. En parlant ainsi, il tira de sa poche un riche écrin. Jugez vous-même de l'effet qu'ils produiroient, poursuivit-il, en attachant quelques diamants au cheveux de Clairette. Il voulut y join-

dre un ruban de la même matiere : Clairette s'y opposa, & lui rendit même les diamants qu'il avoit déja attachés à ses cheveux Ces ornements ne sont pas faits pour moi, lui dit-elle, je m'en tiens à ceux qui répondent à ma fortune. S'ils ont moins d'éclat, je m'en consolerai, comme je me console de tant d'autres privations.

Eh ! pourquoi des privations, reprit Dargentieres, vous ne me semblez point faite pour en éprouver. Je sais que la fortune est aveugle ; mais il est des hommes qui se piquent de voir pour elle, & de réparer ses torts.

J'ai lieu, reprit Clairette, de croire aux ames généreuses. Mais la générosité doit avoir ses bornes dans certains cas, sinon elle nous humilie plus que le malheur ne pourroit le faire.

Cette réponse dérouta notre homme généreux. Il étoit surpris d'entendre parler ainsi une petite provinciciale nouvellement débarquée. Où donc en a-t-elle tant appris ? où a-t-elle puisé de si hauts sentiments ? se demandoit-il à lui-même. Il crut devoir changer de propos, & lui parla de choses qui pouvoient lui plaire sans l'alarmer : c'étoit de Toni dont il lui parloit.

Il jugea qu'il falloit encore laisser agir le temps, & toutefois laisser à Clairette celui de la réflexion. Il glissa cet écrin dans un tiroir, sans qu'elle s'en apperçût, & sorit sans en parler davantage.

Madame Dalimont gardoit encore Toni auprès d'elle; mais c'étoient moins en faveur de Dargenteries que d'elle-même. Toni avoit su lui plaire, & elle cherchoit les occasions de l'en instruire. Sa méthode n'étoit pas de filler un engagement. Elle étoit ennemie des longs préliminaires, & les comparoît à certains prologues uniquement faits pour alonger la représentation théâtrale. Or, elle détestoit le vuide d'action. Toni & elle se promenoient, dans ce moment, au fond d'un boulingrin qui terminoit le parterre. Avouez, lui disoit-elle, que je vous fais perdre là des moments précieux : un mari qui est encore amoureux de sa femme, ne croit pouvoir les bien employer qu'auprès d'elle. Je vous fais à tous deux un larcin que la belle Clairette va me reprocher. Madame, reprit il, Clairette n'est point injuste; elle ne me reprochera jamais des soins que prescrit l'usage, & sur-tout la reconnoissance.

Il eſt vrai, pourſuivit-elle, que ces deux mots, l'*uſage* & la *reconnoiſſance*, ne ſont faits pour alarmer perſonne, ils n'impoſent que des devoirs ſi froids, ſi détachés, qu'on peut de toutes parts les tolérer ſans inquiétude. Je gage, pourſuivit-elle, que vous eſpérez ne jamais étendre la chaîne conjugale?

Oui, Madame, lui dit ingénument Toni.

C'eſt le moyen qu'elle vous paroiſſe un jour bien peſante, reprit Madame Dalimont. Un mari qui veut, en même temps, être l'amant de ſa femme, riſque de l'ennuyer à double titre.

C'eſt, reprit Toni, ce que je ne conçois pas encore, & ce que j'eſpere ne jamais éprouver.

— Je le ſouhaite; mais l'expérience de tous les temps eſt contre vous.

— J'eſpere qu'elle ſe démentira en ma faveur.

—Vous le méritez bien, ſans doute; mais, croyez-moi, faites-vous un peu plus deſirer. Une éternelle préſence eſt, peut-être, ce qu'il y a de plus difficile à ſupporter ici bas. Le ſoleil lui-même nous fatiqueroit s'il ne daignoit pas s'abſenter d'un jour à l'autre.

Je n'ai pas encore vu que ma préſence fatiguât Clairette ; & quant à la ſienne, elle m'eſt toujours chère & toujours nouvelle.

— Vous avez tort de ne pas m'en croire.... A propos ! n'allez pas ſoupçonner mes conſeils d'être intéreſſés.

— Je ne ſuis pas ſi préſomptueux.

— Ah ! c'eſt qu'à votre âge on ne doute guere ni de ſon propre mérite ni de notre aptitude à l'apprécier ! On vous permet, cependant, de croire, ajouta-t-elle d'un air démi-léger, demi-affectueux, qu'on ſera toujours flattée de vos attentions, que votre préſence & votre entretien feront toujours plaiſir ; que ſais-je, enfin ? ... Mais raſſurez-vous ; on reſpectera l'amour conjugal : votre fidélité n'a rien du tout à craindre de notre liaiſon.

Durant ce diſcours, on avoit repris le chemin de la maiſon, & Toni ſe retrouva bientôt auprès de Clairette. Elle ne lui diſſimula ni la viſite qu'elle avoit reçue, ni le préſent qu'elle avoit refuſé. Cette nouvelle cauſa à Toni de l'étonnement & de l'émotion. Il approuva le refus, & réfléchit ſur les motifs de l'offre. La bienfaiſance ne s'étend point juſqu'à une telle profuſion, dit-il à Clairette ;

elle eſt auſſi délicate que généreuſe dans ſes procédés : elle reſpecte l'infortune, même en daignant la ſécourir. C'eſt à quoi j'ai déja réfléchi, reprit-elle : un préſent auſſi riche m'a paru reſſembler à l'inſulte. Peut-être n'étoit-ce qu'un eſſai pour éprouver ta vertu, reprit Toni : ton refus doit ſervir à la faire connoître & la fera ſans doute reſpecter.



CHAPITRE XX.

Dons très intéreſſés. Embarras de Clairette. Mouvement de jalouſie dans Toni.

QUELQUES jours s'écoulerent ſans que Clairette s'apperçût que l'écrin étoit reſté chez elle. Ce ſilence parut de bon augure à l'auteur du préſent. Il jugea qu'elle avoit trouvé plus décent de l'accepter de cette maniere que de l'autre. Il jugea auſſi qu'elle n'avoit parlé de rien à ſon époux, ou bien que celui-ci feignoit de tout ignorer. Cette double conſéquence lui parut trés favorable & fortifia ſon eſpoir. Il avoit cependant un rival, & même un rival dangereux. C'étoit le Comte de Surville, jeune homme qui joi-

gnoit aux richeſſes & à la haute naiſſance une figure avantageuſe, beaucoup d'eſprit, & qui plus eſt, ces grands airs qui ſéduiſent une femme plus facilement que des qualités réelles. Il étoit en poſſeſſion de venir chez Dargentieres de temps à autre; mais à peine eut-il vu Clairette, que ſes viſites ſe multiplierent. Il ſe trouva pluſieurs fois à table à côté d'elle, & ſaiſit ces moments pour ébaucher un aveu. Clairette, pour mieux ſe diſpenſer d'y repondre, feignoit de ne pas l'entendre. Elle croyoit le rebuter, elle ſe trompa. Il interprétoit ce qu'elle ne diſoit point; il crut qu'en pareil cas ne point contredire c'étoit approuver.

Clairette ne fit point à Toni l'aveu de cette nouvelle conquête. Elle craignoit à la fin de l'alarmer; &, ſûre d'elle-même, elle ne crut pas avoir beſoin de ſes conſeils pour ſe fortifier dans ſa réſolution.

Dargentieres, de ſon côté, s'applaudiſſoit beaucoup de ce que ſon écrin ne lui revenoit pas. Il en tiroit des conſéquences favorables: ce qui lui donnoit auprès de Clairette un air de confiance & de liberté dont elle ne devinoit pas le motif. Je veux, lui diſoit-il un jour, vous mettre en état d'éclipſer nos élégantes du premier ordre. Elles

envient déja votre beauté ; je veux qu'elles envient de même votre parure : eh ! croyez moi, ce n'est pas le triomphe dont elles se montrent le moins jalouses.

Et moi, reprit Clairette, un pareil triomphe me flatteroit peu. Il n'est point fait pour moi. Je dois me renfermer dans les limites que m'a tracées la fortune. Elle me fit naître dans un état médiocre ; il faut que mon extérieur y réponde. Elle m'auroit donné les richesses si elle eût voulu que jarborasse ses livrées.

Eh! qu'importe, reprit Dargentieres, qu'importe qu'elle vous les ait d'abord refusées, puisqu'elle vous les offre dans un autre temps? Je suis chargé de réparer ses torts envers vous. N'ayez, sur ce point, aucun scrupule. Je suis assez riche pour vous enrichir, sans pour cela cesser de l'être.

Mais, Monsieur, reprit Clairette, par où ai-je pu mériter cette préférence ? il existe tant d'autres personnes que la fortune a peut-être encore plus maltraitées que moi !....

Vous sentez bien, interrompit Dargentieres, qu'on ne peut pas s'occuper de toutes. Le hasard vous a conduite auprès de moi, & le hasard m'a bien servi. Vous le dirai-je, enfin ? je vous connoissois dans le temps que vous

vous m'ignoriez encore. Vous aviez frappé mes regards avant que j'euſſe paru aux vôtres. J'ai fait mouvoir différents reſſorts pour vous tirer d'une demeure peu digne de vous, & vous en faire accepter une plus convenable : enfin, lorſque votre époux eſt venu réclamer mes ſervices, il n'a fait que ce que je deſirois plus ardemment que lui.

Ce diſcours jetta Clairette dans une extrême ſurpriſe. Elle jugea dès ce moment que la généroſité de ſon hôte n'étoit pas dépouillée de toute eſpece d'intérêt. Elle alloit répondre. Ils furent interrompus par une viſite qui ſurvint à Dargentieres. C'étoit dans le jardin que cette converſation venoit de ſe tenir. Madame Dalimont, qui apperçut quelque altération ſur le viſage de Clairette, la joignit avec empreſſement. Qu'avez-vous, ma chere fille ? lui dit-elle ; vous me paroiſſez inquiéte, agitée ! Eſt-ce que Dargentieres vous auroit dit quelque choſe ?...... Mais non, c'eſt le meilleur homme du monde ; & je répondrois qu'il deſire votre bonheur plus que vous-même.

Je ne me plains de perſonne, Madame, reprit Clairette ; mais je crains d'avoir bientôt à me plaindre de mon inexpérience & de ma crédulité.

Je ne vous entends pas, reprit Madame

Dalimont qui l'entendoit fort bien ; je crains moi-même que votre inexpérience ne vous cause des terreurs paniques. Telle chose nous effraie dans l'éloignement, qui, vue de près, cesse de nous paroître effrayante. Le ton de la société est aujourd'hui d'une aisance délicieuse. On peut tout dire sans choquer personne. On peut y répondre sans que beaucoup des gens y prennent garde. Où en seroit-on, s'il falloit toujours se piéter contre les choses les plus simples ? ce seroit une espece de guerre civile entre les deux sexes : nous croirions toujours être environnées d'ennemis dangereux ; nous ne songerions qu'à fuir & à nous défendre. Plus d'accord, plus d'aisance de commerce ~~& de mœurs~~. Il faudroit se ramener à je ne sais quel temps où chaque femme vivoit cantonnée, & ne croyoit sa vertu hors d'atteinte que quand sa personne étoit inaccessible.

Au moins, reprit Clairette, une telle précaution dut être efficace. On l'a trop négligée depuis. C'est peu de ne pas fuir le péril, on le cherche.

Eh ! rassurez-vous ! lui dit Madame Dalimont : si vous saviez combien les hommes sont maintenant peu obstinés dans leurs entreprises !..... à peine vous donnent-ils le temps de

ne pas les prendre au mot d'emblée.

Clairette ne répondit rien à ce discours ; mais il lui donna beaucoup à penser. Madame Dalimont crut que ses documents avoient produit leur effet, & Clairette, en s'éloignant, conclut qu'il falloit se méfier d'une pareille morale.

Durant cet entretien, Toni étoit plongé dans la plus vive douleur. Il avoit, en cherchant autre chose, trouvé le fatal écrin que Clairette prétendoit avoir refusé. Il fut aussi effrayé que surpris d'une pareille découverte. O Dieu ! s'écria-t-il, ô Dieu ! Clairette m'en auroit-elle imposé ? Quel est le but de sa dissimulation ? se laisseroit-elle éblouir par cet odieux présent ? oublieroit-elle ses serments, ses devoirs, le nœud qui nous lie, la tendresse qui nous unissoit mieux encore ?... Non, je ne puis le croire.... Mais pourquoi ne le croirai-je pas ? son silence l'accuse. Elle est coupable, puisqu'elle me réduit à la soupçonner..... La soupçonner Quoi ! le poison de la jalousie infectera mon cœur ! & c'est Clairette qui me présenté cette coupe abominable ! Je lui ai toujours connu tant de franchise, tant de délicatesse ! a-t-elle pu sitôt démentir son caractere & son ame ?... Hé-bien ! poursuivit-il après un

long ſilence, voyons ſi la feinte ſe ſoutiendra. Remettons ce vil & riche préſent où je l'ai trouvé. J'aurai ſujet de tout croire ſi l'on perſiſte à ne minſtruire de rien. Il remit donc l'écrin dans le même tiroit, & attendit avec autant de crainte que d'impatience l'arrivée de Clairette. Elle parut, ayant l'eſprit encore agité de tout ce qu'elle venoit d'entendre. Mais l'air d'abattement & d'altération qu'elle remarqua dans Toni, lui cauſa de plus vives alarmes. Elle lui en demanda la cauſe avec empreſſement. Avant que je vous réponde, lui dit Toni, repondez-moi vous-même : n'avez vous rien à me dire : Cette demande, & le ton qui l'accompagnoit, firent une vive impreſſion ſur Clairette. Je n'ai rien à vous dire de poſitif, reprit-elle, mais je crains d'avoir bientôt ſujet de m'expliquer mieux. N'avez-vous rien à vous reprocher ? lui demanda encore Toni. Cette nouvelle queſtion épouvanta Clairette. Que dites-vous, ingrat ? s'écria-t-elle en verſant des larmes : je ne me reproche rien, ſinon d'avoir conſentit à vous ſuivre dans cette maiſon qui menace mon repos. Croyez-moi, quittons un ſéjour dangereux : les égards qu'on nous y prodigue me ſemble partir d'une ſource empoiſonnée.

Portons ailleurs notre médiocrité & notre vertu ; ou craignons qu'on ne ceſſe bientôt ici de les reſpecter.

Ah ! Clairette, lui dit ſon époux avec un ſoupir, je crains que cette médiocrité ne commence à vous déplaire !

Ciel ! s'écria-t-elle, à demi ſuffoquée par ſes ſanglots, qu'ai-je donc fait qui doive m'attirer un pareil reproche ? De quoi te plains-tu, cruel ? de quoi peux-tu m'accuſer ?

Ce n'eſt pas moi qui vous accuſe, reprit Toni avec vivacité : c'eſt ce que vous me cachiez avec tant de ſoin, & que le haſard m'a fait découvrir. A ces mots il retira l'écrin du lieu où il l'avoit remis. Voyez, pourſuivit-il, démentez, ſi vous l'oſez, vos yeux & les miens.

Clairette reſta quelques moments immobile, & comme hors d'elle-même. O Dieu ! s'écria-t-elle enfin, Dieu ! quelle trahiſon ! quelle perfidie !... Ah ! cher Toni, les cruels ont voulu me perdre dans ton cœur. Ils ont voulu me l'ôter, après avoir tenté inutilement de te ravir le mien. Hélas ! eh ! que n'as-tu point dû penſer ? ton épouſe ; ton amante a donc pu te devenir ſuſpecte ! Oui, ton cœur a dû frémir : j'y ai porté, ſans

le vouloir, les ſoupçons & la douleur. Le mien frémit à cette ſeule penſée. Donne-moi ces odieux préſents, pourſuivit-elle, donne : je vais les rendre à celui qui n'a pu me les faire accepter.

Eſt-il poſſible, reprit Toni, eſt-il bien vrai, que tu les aies gardés ſans le ſavoir ? Je te l'atteſte, repondit-elle, & tu pourras toi-même en juger. Alors, elle s'empare de l'écrin & s'élance pour ſortir ; mais Toni l'arrêta. Je vois, lui dit-il, en l'embraſſant avec tendreſſe, je vois que mes ſoupçons étoient déplacés. Ta douleur, & encore plus la connoiſſance que j'ai de ton ame, en ſont les garents. C'eſt moi qui vais rendre à Dargentieres ce préſent qui nous humilie & qui le dégrade, qui ſubſtitue l'inſulte au bienfait, & qui tend à faire paſſer nos cœurs de la reconnoiſſance à l'indignation.

Mais, reprit Clairette, peut-être ces diamants ſont-ils ici depuis plus d'un jour. C'eſt à moi de juſtifier mon ſilence.

Je m'en charge, lui dit Toni. Dailleurs, ta conduite juſtifiera mieux ton ſilence que ne pourroient le faire tes diſcours. Il ſortit alors muni de l'écrin, & ſe rendit chez Dargentieres qu'il trouva ſeul, comme il le de-

ſiroit. Il en fut reçu comme à l'ordinaire, c'eſt-à-dire au mieux. Mais l'aſpect de l'écrin caûſa quelque étonnement à celui qui croyoit ces bijoux dans d'autres mains.



CHAPITRE XXI.

Rupture commencée. Motif qui la ſuſpend.

JE viens, Monſieur, dit Toni à ſon hôte, je viens vous reſtituer un don qui ne fut jamais accepté, & qui n'a point dû l'être. De quoi s'agit-il ? demanda froidement Dargentieres. De ces bijoux, répliqua Toni. Clairette ignoroit qu'ils fuſſent en ſa poſſeſſion, & c'eſt de ſa part, autant que de la mienne, que cette reſtitution vous eſt faite. Hé ! pourquoi la faire ? demanda encore Dargentieres. Ce qui eſt offert ſans conſéquence peut s'accepter de même. Clairette & moi, reprit Toni, avons cru devoir en juger autrement. — Hé ! pourquoi donc ? c'eſt vouloir donner un ſens à des choſes qui ne ſignifient rien. Ne me croyez-vous pas aſſez riche pour faire des pareils préſent ? —Nous ne le ſommes point aſſez pour

ies recevoir. — Belle conféquence ! Tout fe pafferoit en offres & en refus, fi l'on en croyoit votre morale. Celui qui a plus n'en doit-il pas compte à celui qui a moins ?

Ce compte, repliqua Toni, fera toujours bien arbitraire. Par exemple, Monfieur, vous m'avez accueilli ; vous avez fait pour moi plus qu'une bienvaillance générale n'exige communément : peut être même en a-t-il coûté àmon amour-propre pour laiffer une libre carriere à votre générofité. Mais il eft des bornes que la générofité même ne doit point franchir : autrement on croira qu'elle veut plutôt féduire qu'obliger.

Voilà, reprit Dargentieres d'un air détathé, voilà ce qui s'appelle outrer la délicateffe. On a une belle femme, on eft jaloux. On croit que toutes les attentions que d'autres lui marquent font des attentats ; on leur fuppofe des vues, & l'on finit par gâter fes affaires.

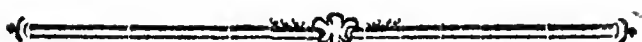
Peu m'importe, répliqua Toni, je n'aurai de reproches à faire qu'à la fortune & non pas à moi.

— Je fuis faché de vous le dire, mon cher Chevalier ; mais vous ne ferez jamais rien,

— Tant mieux pour moi, tant-pis pour l'humanité,

— Ne prenez pas le change. Mes vues ſur vous ſont abſolument déſintéreſſées... Mais, entre nous, cette roideur de caractere..... cette ſurveillance rigoureuſe... Il faut ſe mettre un peu plus au courant de la ſocieté. On ne s'amuſe guere à être jaloux de ſa femme, quand on eſt jaloux de faire ſon chemin.

Pour moi, reprit Toni, je ne ſuis point aſſez ambitieux pour ceſſer d'être délicat; & duſſé-je retomber dans l'indigence, je n'oublierai jamais qu'elle eſt préférable au déshonneur. Il alloit s'expliquer encore plus vivement lorſqu'on annonça le Comte. Je viens, dit-il à Dargentieres & à Toni, vous enlever tous. J'ai fait faire quelques embelliſſements à ma maiſon de plaiſance, & je veux avoir votre critique ou votre ſuffrage. Volontiers, dit Dargentieres qui eſpéra que cette partie de campagne enleveroit à Clairette & à Toni cet inſtant d'humeur. Toni lui-même ne crut pas pouvoir ſe refuſer à l'invitation du Comte. On avertit les Dames de ſe tenir prêtes; on dîna, & l'on partit.



CHAPITRE XXII.

Autre épreuve plus dangereuſe que la premiere ; & également bien ſoutenue.

LA Maiſon de campagne du Comte n'étoit qu'à trois lieues de la capitale. Il avoit dans ſa voiture Clairette, Madame Dalimont & Toni. Dargentieres étoit ſeul dans la ſienne ; il l'avoit ainſi réglé lui-même, ſous prétexte d'avoir à méditer ſur quelques affaires. Le Comte, en regardant Clairette, s'applaudiſſoit de la fête qu'il alloit lui donner. Il égaya le trajet par des propos agréables. Elle y répondit avec une ingénuité ſpirituelle. Toni de ſon côté fourniſſoit de bonne grace ſon contingent à l'entretien. Pour Madame Dalimont, elle rioit, jettoit quelques mots hardis dans la converſation, & lançoit quelques œillades à Toni.

On arrive, & l'on ſe croit admis dans un ſéjour enchanté. Le lieu étoit charmant par lui-même, & l'induſtrie des Arts y luttoit par-tout avec les beautés de la Nature. L'élégance, la richeſſe brilloient dans l'intérieur

des appartements. L'œil y voyoit enfin tout ce qui peut contribuer à le féduire, & quand l'œil eſt féduit ; l'ame n'eſt pas éloignée de participer à l'illuſion.

C'eſt de quoi le Comte ſe flattoit intérieurement. Il eſpéroit éblouir Clairette, & dès-lors en être plus facilement écouté. Une fête ingénieuſe & brillante commença lorſque le jour finit. Ce n'étoit cependant que le prélude de celles qui devoient ſuivre, & qui ſe ſuccéderent chaque jour avec autant de goût que de variété.

On avoit tiré à ce ſujet le meilleur parti du local, & le local par lui-même fourniſſoit beaucoup. Les acteurs de toute eſpece ne manquoient pas, & cherchoient à ſe ſurpaſſer. Une des choſes qui intéreſſa le plus Clairette, fut une ſcene champêtre jouée avec beaucoup de naturel & de vérité. Elle eût préféré d'y faire un rôle, à l'avantage d'être la Reine de cette fête, car le Comte l'avoit déjà inſtruite qu'elle pouvoit s'en attribuer tout les honneurs. Il cherchoit l'occaſion de l'entretenir en particulier ; & comme Dargentieres fuyoit encore cette occaſion, & que Madame Dalmont cherchoit toujours celle de parler à Toni, le Comte eut beau jeu pour ſe trouver ſeul avec Clairette. Il en profita

pour s'expliquer en homme du grand monde, c'eſt-à-dire avec beaucoup d'aſſurance & de liberté. — Ai-je été aſſez heureux pour vous procurer quelque amuſement ? lui demanda-t-il. Tout cela eſt bien peu de choſe en comparaiſon de ce que je voudrois faire pour vous.

Je ne mérite rien, Monſieur, lui dit-elle ; & ſi c'eſt moi que toutes ces choſes regardent, vous les avez portées beaucoup trop loin.

Ce n'eſt rien, vous dis-je, reprit-il ; mais pouvez-vous ſoupçonner que ces menus hommages puiſſent être offert ici à d'autres qu'à vous ? Dargentieres eſt un bon homme que je vois comme nous autres gens de qualité voyons ſes ſemblables, pour nous prémunir contre certains accidents paſſagers. Quant à la bonne Dame Dalimont, elle a pu mériter quelques ſoins ; mais c'eſt depuis ſi long temps !... En un mot, vous ſeule avez déterminé la fréquence de mes viſites. Vous ſeule m'avez fait raſſembler ici cette ſociété ; & lorſque je l'enlevois, c'étoit vous ſeule que je croyois enlever.

C'eſt ce que je n'ai pas cru, lui dit Clairette, au contraire, je n'ai prétendu que ſuivre ceux que vous emmeniez ſans le vouloir.

Au

Au moins, pourſuivit-il, vous voilà détrompée ſur un point. J'eſpere que vous daignerez auſſi vous rectifier ſur les autres.

— Je n'en vois pas la néceſſité ; & j'en vois toute l'injuſtice.

— Grand-mot, qui au fond ne ſignifie rien. C'eſt la fortune qui fut injuſte à votre égard : c'eſt elle que vous devez corriger. Dites un mot, & tout ce qui vous environne deviendra votre domaine.

— Il eſt le vôtre, & je n'ai nul droit de me l'approprier.

— Ce droit exiſte dans vos yeux, dans toute votre perſonne. Il exiſte dans mon amour. Je me donne à vous comme je vous donne cette terre. Nous y vivrons comme des anges !

— Monſieur, vous oubliez que j'ai un époux, & que cet époux mérite tout mon attachement ; j'ajouterai même, tous vos égards.

— Nous en aurons. On l'éloignera, mais pour ſon bien être.

— Je le ſuivrai.

— Y ſongez-vous ? êtes-vous faite pour végéter au fond d'une province ?

— Je n'ai quitté la mienne que pour me conſerver à lui. Le même motif m'en fera ſans peine habiter d'autres.

— J'approuve le premier ſacrifice ; mais il

faut un terme à toutes chofes. Vous avez fuffifamment fait pour lui ; l'équité demande qu'il faffe auffi quelque chofe pour vous.

A ces mots, Clairette parut vouloir s'éloigner. Ecoutez-moi, pourfuivit le Comte. Peut-être aimez-vous encore votre mari. Cet amour, à coup sûr, paffera. Vous regretterez alors mes propofitions : mais fi, par malheur, j'avois pris moi-même d'autres arrangements ?

Vous pouvez les prendre dès aujourd'hui, Monfieur, reprit Clairette. Ne craignez pas que jamais je vous rappelle rien.

Cet air d'affurance me pique, pourfuivit-il ; mais je fuis encore plus chagrin que piqué. J'envifage pour vous l'avenir. C'eft une bien fragile reffource que l'amour conjugal. Réfléchiffez mûrement fur ce que vous allez perdre : d'abord, un cœur qui vous aime, & qui vous aimera d'autant mieux qu'aucun contrat ne l'y oblige : enfuite, mille autres avantages dont une jolie femme doit être jaloufe. On a des befoins, des goûts, des fantaifies même. Il eft toujours agréable de les fatisfaire ; de l'emporter, dis-je, fur fes rivales, foit en ornements, foit en équipages, foit en dépenfes de pur caprice. Voyez-les mourir de jaloufie de ce que vous les effacez en magni-

ficence comme en attraits. Assurez-vous ce double triomphe. Vous êtes faite pour ne vous rien refuser, & vous me comblerez en mettant ma générosité à toute épreuve.

Je n'abuserai point de la permission, reprit Clairette. Je vous épargnerai même, ainsi qu'à moi, la réponse que je pourrois faire à vos arguments. Je vous prie, Monsieur le Comte, de regarder ma résolution comme très sérieuse. Alors elle s'éloigna pour rejoindre la compagnie; & le Comte la suivit de près, aussi étonné qu'affligé de ce qu'il venoit d'entendre.

Clairette n'instruisit point son époux de ce qui venoit de se passer. Elle craignoit qu'il n'y fût trop sensible, & qu'il ne le témoignât trop vivement. D'ailleurs, on devoit partir le lendemain; nouvelle raison qui acheva de la déterminer au silence.

Le Comte renouvella ses tentatives durant cet intervalle. Elles devinrent même si palpables que Toni en eut quelque soupçons: mais le silence de Clairette, joint à la satisfaction qu'elle témoigna en s'éloignant de ce séjour, fit disparoître ce léger nuage de jalousie.





CHAPITRE XXIII.

Rupture consommée.

ON reprit la route de Paris dans la voiture de Dargentieres. Il avoit eu lui-même quelques légers entretiens avec Clairette dans la maison du Comte, & il avoit aussi démêlé que ce dernier étoit devenu son rival. Une telle decouverte avoit de quoi l'inquiéter. Le Comte réunissoit trop d'avantages: ceux de la naissance, de la fortune, de la figure & de la jeunesse. Le seul qui parlât en faveur de Dargentieres étoit le titre de bienfaiteur & de voisin. Ce pouvoit n'être pas assez; mais faute de mieux, il résolut de tout employer pour faire valoir l'un & l'autre.

Dès lors ses attentions redoublerent: mais la méfiance de Clairette redoubloit d'autant, & Toni se fortifioit de jour en jour dans le dessein de quitter cette maison. Préférons, disoit-il, une indigence paisible & honorable, à un bien être empoisonné de soupçons & d'alarmes. Je compte, il est vrai, sur la vertu de Clairette; mais je rougirois de l'exposer à certaines éprouves. Le seul motif qui le retenoit encore, c'étoit la crainte de paroître in-

conséquent, & sur-tout ingrat. Il ignoroit que Dargentieres eût mieux développé ses vues à Clairette qu'à lui-même. Peut-être avoient-ils pris l'un & l'autre des alarmes prématurées : peut-être leur hôte n'avoit-il aucun projet de séduction. C'est ainsi que Toni plaidoit lui-même la cause de son rival. Un cœur vertueux croit toujours facilement à la vertu.

Quelques jours s'écoulerent encore sans que Dargentieres lui donnât lieu d'étendre ses soupçons. Madame Dalimont s'expliquoit un peu plus clairement avec lui ; mais ce n'étoit pas une raison suffisante pour quitter subitement un bienfaiteur. Un jour qu'il venoit d'avoir avec elle un de ces entretiens qui n'ont nul besoin de commentaire, & qu'il avoit paru ne point vouloir entendre, il vint rejoindre Clairette qu'il trouva seule dans sa chambre. Elle étoit pâle, interdite, & sembloit avoir pleuré. Il lui en demanda la cause avec empressement. Je vous la dirai, reprit-elle ; mais j'exige que vous la passiez sous silence : j'exige aussi que nous quittions sur le champ, & sans autre explication, une demeure qui n'est point faite pour nous. Toni le lui promit sans peine. Alors elle lui remit une lettre que Dargentieres venoit de lui faire parvenir. Voici en quels termes il s'y exprimoit.

» On se lasse de tout, Madame, à plus forte » raison des rigueurs. Jusqu'à présent vous » m'en avez accablé. Je sais qu'un cœur ne se » donne pas, mais il est d'autres choses qui » peuvent se donner. Il faut s'exécuter quand » les autres s'exécutent. Certaines complaisan- » ces me suffiroient, & ne vous empêche- » roient pas d'aimer votre mari, puisque cette » fantaisie vous tient encore. Vous pourriez, » à vous seule, & sans vous compromettre, » assurer le bonheur de trois personnes ; le » vôtre, le sien, & le mien. »

Qu'ai-je lu ! s'écria Toni avec fureur. Non, je ne passerai pas cette injure sous silence. Je veux couvrir de honte l'infâme qui a voulu m'en couvrir : je veux le punir des son audace ! ... Que dites-vous ? mon cher Toni, reprit Clairette en versant des larmes ; que prétendez-vous faire ? Il vaut mieux ensevelir cette aventure dans l'ombre du secret : il vaut mieux laisser mon persécuteur en proie à ses remords.

Que tu connois mal, reprit Toni, ces cœurs vicieux & corrompus, ces hommes que l'opulence aveugle & encourage ! ils ne regrettentjamais que les crimes qu'ils n'ont pu commettre. Dargentieres, après t'avoir perdue, n'aura d'autres remords que de n'avoir pu te séduire.

Ce ſera toujour un châtiment, pourſuivit-elle, tenons nous-en à celui là. Soit, puiſque tu l'exiges, reprit Toni; mais ne perdons pas une minute à quitter cette honteuſe demeure. Alors, il travaillerent l'un & l'autre à tout préparer pour leur ſortie. Une voiture fut commandée, & Toni alloit, ſelon l'uſage en prévenir Dargentieres lorſque celui-ci entra avec Madame Dalimont. Que ſignifie ce dérangement? dit-elle avec un air de ſurpriſe. On diroit que vous nous quittez! C'eſt de quoi j'allois prévenir Monſieur, reprit Toni d'un air enflammé, & j'aurois voulu que l'uſage m'affranchît d'un pareil devoir.

Ce diſcours m'étonne autant que votre action, dit alors Dargentieres avec embarras. Je crains que vous ne regrettiez un jour cette démarche précipitée. Ce n'eſt point celle-ci que je regretterai, ajouta Toni; c'en eſt une autre. Mais cette explication ne pourroit ſe faire ici paiſiblement; je laiſſe à cette lettre le ſoin de vous mieux inſtruire. Alors il lui remit entre les mains ſa propre lettre. Elle lui cauſa une extrême confuſion. Cependant, il cherchoit à démêler ſi c'étoit par haſard qu'elle ſe trouvoit entre les mains de Toni. La contenance de Clairette lui annonça le contraire; mais il ne concevoit pas qu'une

femme pût porter aussi loin la sincérité. Madame Dalimont s'étoit déja saisie de la lettre. Elle vit à l'instant même la cause de toute cette rupture. En vérité, dit-elle à Dargentieres, vous êtes bien imprudent ! ne voyez-vous pas que ce sont deux enfants qui rafollent encore l'un de l'autre ? il falloit savoir attendre. C'eût été en vain ; reprit Clairette ; on me trouvera toujours telle que je suis à présent. Vous le croyez, répliqua Madame Dalimont ; le temps vous détrompera mieux qu'on ne pourroit le faire aujourd'hui.

Qu'elle idée! reprenoit Dargentieres en balbutiant. Pourquoi se quitter ainsi ? ... Qu'importent des discours, une lettre ? ... On ne force personne.... Cette maison pourroit être encore la leur.... Je l'ai déja trop habitée, reprit Toni, je m'en ferai un éternel reproche : mais élevé dans la simplicité des mœurs provinciales, j'ignorois combien celles du grand monde leur sont opposées. J'avois assez bonne opinion des hommes pour les croire capables d'une action purement généureuse. Jouissez de l'indigne avantage de m'avoir détrompé.

Dargentieres sortit sans rien répondre, & Madame Dalimont fit de son mieux pour appaiser Toni, pour l'engager au moins à re-